ALCANTER DE BRAHM

L'Ostensoir des Ironies

ESSAI
DE
MÉTACRITIQUE

IIIme ET DERNIÈRE PARTIE

LES ÉTAPES
de la Pensée et le Sens de la Vie

PARIS
BIBLIOTHÈQUE D'ART DE LA CRITIQUE
[illegible]
[illegible]

Vales, quia solus.

L'OSTENSOIR DES IRONIES

3me ET DERNIÈRE PARTIE

LES ÉTAPES

de la Pensée et le Sens de la Vie

Terminé et paru, selon la volonté de l'Auteur, en date du 31 décembre 1900, cet ouvrage demeure le dernier Livre du XIXme Siècle.

ALCANTER.

DU MÊME AUTEUR

Déjà livrés en pâture à la Meute :

CHANSONS POILANTES (1892) . . . . 1 vol.
L'EVOLUTION DRAMATIQUE ET MUSICALE (1893). Souque, éditeur . . . . 1 vol.
L'ARRIVISTE, roman (1893), Souque, éditeur. . . 1 vol.
EROS CHANTE, poésies (1895), Vanier, éditeur . . 1 vol.
TELLE QUE TOUJOURS, étude d'âme (1897), Bibl. de *La Critique* . . . . 1 vol.
CRITIQUES D'IBSEN (1898), Bibl. de *La Critique* . 1 vol.
L'OSTENSOIR DES IRONIES, 1re partie : *L'Homme, la Femme et la Famille* (1899). Bibl. de *La Critique*. 1 vol.
L'OSTENSOIR DES IRONIES, 2me partie : *La Société* (1900). Bibl. de *La Critique* . . . . 1 vol.

A sacrifier prochainement :

LES VOIX ANCIENNES, poèmes . . . . 1 vol.

ALCANTER DE BRAHM

L'Ostensoir des Ironies

ESSAI
DE
MÉTACRITIQUE

IIIme ET DERNIÈRE PARTIE

LES ÉTAPES
de la Pensée et le Sens de la Vie

PARIS
BIBLIOTHÈQUE D'ART DE LA CRITIQUE
50, boulevard de Latour-Maubourg
31 X^re 1900



L'OSTENSOIR DES IRONIES

TROISIÈME PARTIE

Les Etapes de la Pensée moderne.

CHAPITRE PREMIER

Des Arts et des Artistes.

I

CHLEUASMES ESTHÉTIQUES
SUR PEINTRES ET SCULPTEURS

Direction } des Beaux-Arts
Ecole }

Je cherche le phénoménal bougre qui se peut vanter de diriger les Beaux-Arts.

Et celui qui se figure les acclimater entre les plâtras d'une Ecole, où est-il, qu'on le sacre ?

Nous avons eu quelque temps, un *Ministère* des Beaux-Arts, ce qui était plus rationnel, puisque en latin, ministre signifie serviteur.

On dit encore de nos jours, par assimilation, me souffle un gnôme facétieux : les *ministres* du train des équipages !

*
* *

Il n'est pas d'Artiste qui n'ait senti germer en lui l'esprit de révolte. Se dégager des ambiances et des règles. Sinon, rester bon ouvrier, Manet ou Cabanel ?

*
* *

Il doit régner une étrange consolation dans l'âme du grand peintre acheté jadis à vil prix par un marchand de tableaux, et qui vers la dernière étape d'une vie de misère, voit la valeur de ses tableaux surenchérir et devenir négociable entre banquiers amateurs de galeries, sans qu'il lui soit possible d'en percevoir même l'intérêt, pour se creuser une tombe et donner un prétexte d'hommage à l'immortalité qui l'attend.

*
* *

Les lauréats de l'Ecole, se plaignent sur le tard, encore que chamarrés de rubans, et gavés de renommée, du dédain des irréductibles qui les omettent de parti pris dans leurs études d'art.

Elle a donc, à leurs yeux, une importance, cette minuscule tache noire qui, avec le temps. obscurcira l'horizon de leur célébrité ?

*
* *

D'ailleurs, l'art d'aujourd'hui, semble se produire sous l'impulsion de deux mobiles : égoïsme ou prostitution.

Egoïsme, si dans sa fierté, l'artiste se refuse à répandre son œuvre dans le domaine public ;

Prostitution dans le cas inverse.

Une consolation toutefois : cette dernière est aussi réglementée.

Les cartes, par exemple, s'appellent des médailles.

*
* *

Ils sont plus fiers de leurs médailles que de

leur talent, et ne sentent pas que la popularité, c'est leur tare.

Ils ne manquent pas d'exemples, cependant, pour se conduire dans la bonne voie : Michel Ange et Rodin.

*
* *

Exposition mondaine signifie volontiers : Syndicat de Croûtes. Là, pontifient des artistes bariolés de multicolores décorations, mais dont la peinture est monochrôme ; et ils meublent leurs cimaises de pochades hilares ou squameuses, selon la bizarrerie du sort.

Il y pullule aussi force portraits de parentes agnates ou cognates de membres du Cercle promoteur de ladite Exposition. Leur joaillerie et leur quincaille y sont reproduites avec fidélité. Je souhaiterais la même exactitude, la même sincérité, aux rondes bosses qui, surmontant ces toilettes, ambitionnent le titre de portraits.

Quand un peintre a signé de ces navets, volontiers il fait son petit Willy Janikow. Le portrait de la dame de la maison évoque parfois, en effet, l'idée de la *Fin de Sodome* (1).

(1) *La Fin de Sodome*, drame d'Herrmann Sudermann, joué à Berlin en 1891.

*
* *

Il y a des milliers de peintres et quelques artistes. Certains d'entre ceux-ci et tous les autres se plaignent, non sans raisons plausibles (*pluriel*), de l'exploitation dont ils sont victimes du chef des marchands de tableaux.

Survient un honnête homme, plus honnête que peintre. Il devine où sied le mal et propose d'y remédier.

« L'union donne la force, dit-il; je veux grouper ensemble tous les artistes, et veiller à ce que dans une Association, syndiquée ou non, mais sagement organisée, les intérêts des artistes soient toujours respectés et qu'ils aient au moins une part dans la vente de leurs œuvres une fois tombées aux mains des philistins. »

Mais il n'a pas réfléchi qu'il n'y a point à Paris de cabaret suffisamment approvisionné pour calmer les soifs des rapins syndiqués. Aussi a-t-il trouvé sept ou huit adhérents dont un tiers insolvables.

*
* *

La plupart des artistes de ce temps, soucieux

de la seule plastique, ont nié l'influence de la pensée sur l'œuvre qu'ils entreprennent.

Ils ne conçoivent point l'âme d'un tableau, ou d'une statue.

Les sculpteurs, se sont montrés particulièrement intransigeants sur ce point. Artistes du marteau, ils ne voient que la beauté classique, la sérénité monocorde des œuvres de l'antiquité.

Et lorsqu'un sculpteur s'essaie à ménager à son marbre une esthétique faite de synthèse, conçoit, par un assemblage nouveau de poses et d'anatomies, le thème définitif, en quelque sorte, de certaines passions, lorsqu'il s'est créé par ainsi une métaplastique bien personnelle, il a contre lui toute l'Ecole, et les snobs, enfin la vile multitude.

Ainsi des notateurs d'un coloris inédit, des impressionnistes et des peintres d'âme, du moins jusqu'à ce que, compris enfin de la minorité, qui sent et apprécie l'art, partout où il se manifeste, ils conquièrent pied à pied l'estime des générations qui suivent.

Tels, Delacroix, Courbet, Manet et de nos jours Puvis de Chavannes, Rodin, Pelez et

Carrière, — instaurateurs de la moderne esthétique française.

La forme classique de l'Ecole est en quelque sorte un langage de convention dont se servent les peintres et les sculpteurs pour exprimer leurs conceptions et se contrôler à l'aise. Les véritables artistes, sentant l'impuissance de cette langue à traduire leur pensée, leur émotion, s'élancent hors d'eux-mêmes, et créent des formes nouvelles. Les maîtres de l'Ecole qualifient ces néologues de la plastique et de la couleur, de l'épithète de décadents, voire d'impressionnistes. Car la grande supériorité des maîtres de l'Ecole consiste à diminuer leurs enthousiasmes et à resserrer dans les limites autorisées par la grammaire du dessin et de la palette, les poncives conceptions au bas desquelles leur signature donne un prix courant.

Et la consécration leur advient naturellement, puisque ceux qui la sanctionnent sont précisément les détenteurs du capital, les Mécènes de la médiocratie.

Il en est d'ailleurs de la peinture et de la sculpture comme de tous les autres arts. Les

médiocres avisés s'en font des rentes ; mais les esprits créateurs qui ne transigent pas avec le manque de goût public meurent pauvres. Seulement ils ne s'en aperçoivent pas, car ils ont trouvé leur salut dans le rêve artiste qui les hanta durant leur vie, et les rendit étrangers aux soucis matériels des autres hommes.

II

L'ARTISTE

D'inquiétantes visions hantent son âme ensommeillée d'Artiste anxieux du devenir. Ce sont des ombres de sphynges lascives, que torturent les désirs de sensualité non assouvis à jamais en deçà, et pourtant rêvés au delà.

Et, inhabile à les fixer, parce qu'évolues d'une prime suggestion émanée du songe, l'Artiste, dès que renaissant à la lumière, se souvient d'ombres vaguement entrevues, de mirages d'amour, qui enchantèrent ses nuits.

Mais l'ardu labeur qui le passionne en sa recherche de l'idéal, vivifie chaque nuit cette hantise hallucine, et sa pensée s'imprègne du fluide spirite propice à la perception de l'Imaginaire.

Plus nettes transparaissent alors les visions, devant cette âme mieux préparée à leur visitation, et définitive, se mnémonise par la forme perçue, la souvenance de ce prodige.

Superbement virginale s'est épanouie la Féminité, dans le dérèglement de sa beauté somptueuse ; et voici que les Incubes envieux, diaboliques tentateurs, la sont venus lutiner.

Le bercement de leurs murmures, où se perçoit comme une préharmonie universelle, domine l'esprit de cette Elue.

Peut-être, le doute, la peur, lui ont-ils suggéré, au début, des révoltes, à l'idée de ces emprises qu'une défaillance consacre à toujours.

Mais puisque si bornée l'imagination de l'homme, de quel droit contester la vraisemblance de ce qui hors le rêve et la chimère apparaît irréalisable ?

Est-ce parce qu'inaccoutumés à l'imprévu des couleurs, à l'inattendue jonction d'éléments naturels hétérogènes, il nous désagrée consentir la réalité des Centaures et des Sirènes, des Pythons et des Cerbères dont symboles ou images, les Anciens tenaient la conception pour effectible ?

Les gnômes et les esprits aériens ont des vibrances qui se manifestent même à nos sens, malgré notre primitivité d'intellect, et ce, grâce à l'interprétation symphonique des Musiques.

Point n'est besoin qu'ils se réalisent ici bas, puisque tel n'est pas leur attribut. Ils sont esprits, donc médiateurs ; bons et méchants ainsi que nous, et comme nous perfectibles.

Leur essence vitale procède du Feu, et ce Feu vivifie les mondes.

Pourquoi ces tentateurs nocturnes des heures de rêve, au corps visible, mais non palpable, parce que créés d'air, de flamme et d'un impondérable effluve terréen, ne seraient-ils pas causes, puisque demeurent leurs effets ?

Ces excursions au pays de l'immatériel Endehors, absorbent le véritable Artiste, jusqu'à

l'heure de l'éclosion qui solutionnera son enquête par une triomphale Assomption.

Elles motivent à n'en pas douter, pour son âme, des nuits de solitude et de liberté d'envol, le corps volontairement paralysé, figé dans l'attitude de l'extatique vision.

Et, lorsqu'épuisée par ces mêmes tortures que lui imposa la Matière, cette âme se délivre, laissant à son néant l'ingrate compagne, géhenne de ses envols, s'évoque le principe de la Vie, rayonnant en sa béatitude, par delà les espaces.

Et c'est l'Apothéose de l'Idée, victorieuse des Sens.

III

SUR LA MUSIQUE

La plupart des musiciens ressemblent à ces poètes qui ne voient la poésie qu'en paroles régulièrement rythmées.

Ils oublient que la Musique est le plus parfait langage de l'homme intérieur, et que leur

devoir est de créer des œuvres, où cet homme, fermé à l'ambiance exotérique, puisse penser en sa propre langue.

*
* *

Des polytechniciens brevetés par l'Etat, ont prétendu la Musique une simple et aride application de la mathématique.

Aveugles qui ne devinent pas l'âme des choses, et ne soupçonnent pas la vie propre du monument qu'ils croient avoir édifié par leurs seuls calculs.

Ils se sont laissé prendre au charme suggestif que leur transmettaient les rapports des vibrations et des sons.

*
* *

Les opérettes ou opéras, ne sont dès lors que des associations de mots, adaptées à des phrases musicales, idoines à captiver la foule. Celle-ci serait inapte, en effet, à comprendre le seul parler de l'âme, la symphonie émotive des grandes passions, en un mot, la Métamusique de la Nature, telle que l'ont traduite les Bach, les Beethoven, et les Wagner.

Ils en sont encore à l'état rythmique, aux rappels et aux sonneries qui rallient les meutes serves ; et les plus avancés ne connaissent au mieux que la pâmoison des sentimentalités du théâtre Favart.

Parviendront-ils jamais à se laisser pénétrer du souffle de vrai lyrisme, à s'isoler consciemment dans ce nirvanâ préludoire aux éternelles félicités, et vers lequel, les choses visibles, et les duos chéris sous les somptueux décors ne sauraient atteindre ?

Mais non, M. Poirier préfère la Favorite, parce qu'on en retient quelque chose ; parce que Malvina, sa demoiselle, pourra torturer le grand air, sur le chaudron familial, les soirs de réception ; parce qu'il est de bon ton, de se laisser voir à l'Opéra.

On est un Mécène pour treize francs, et dix-sept en location !

*
* *

Un snobisme passager a conduit cependant quelques mondaines, inquiètes et anxieuses de leur néant, aux grands concerts dominicaux, où elles ont enduré chaque fois le supplice

d'un concerto pour piano, agrémenté d'une symphonie de Beethoven, d'un Acte Wagnérien, d'une Béatitude de César Franck, d'un Andante de Schumann.

Cette pénitence leur comptera pour le moins autant que les cinq *Pater* et les trois *Ave* du confesseur. Du moins, ici, le secret n'est-il point de rigueur, et clament-elles leur assiduité à tous les échos.

Jacassent au sortir, les pies mondanisées, sur la toison flavescente du pianiste polonais, sur la toilette criarde de la germanie Walkure, et si l'esthète loué pour leur dîner leur démontre que la musique, selon Schopenhauer lui-même, n'exprime jamais le phénomène, mais son essence intime, dévotieusement elles approuvent, le bec en suspens.

Demain, se glissent-elles à l'oreille, loge grillée pour *Miss Helyett* ou la *Belle-Hellène*. Ce qu'on s'amusera !

*
* *

Tel est le résultat coutumier de l'effort surhumain de quelques abstracteurs de quintessence lyrique.

Eschyle, Shakespeare et Ibsen, d'ailleurs, dans leur genre, n'ont pas mieux réussi.

Laissons donc aux majorités les triomphes d'ici-bas, et portons en nous la parole de Christ : Beaucoup d'appelés, peu d'élus.

*
* *

Comprendra-t-on maintenant pourquoi tant d'écrivains, de poètes et de musiciens, entrés dans la lice avec le désir d'élever l'âme des humbles, de les initier aux félicités que suggère la compréhension du beau, se soient reclus soudain en leur tour d'ivoire, avec le mépris motivé de leurs indignes contemporains dont les petits-fils les génialiseront, en leur édifiant de médiocres statues, en perpétuant, classiquement, leurs plus mémorables pages, et parfois aussi, celles que leurs auteurs omirent de détruire.

Quoi qu'il fasse, le véritable artiste restera toujours inférieur à soi-même s'il s'écarte de la sélection constituant son milieu.

Trop heureux même s'il ne semble pas inférieur aux barbares qui l'entourent. Et s'il transige avec le manque de goût de ces derniers, la fugace popularité sera son châtiment.

IV

SUR LA POÉSIE

Poètes, ou Rimeurs?

Rimeurs, j'ai sous mes yeux une liste de deux cent cinquante noms, plus ou moins répandus, et dont les titulaires prétendent relever de la poésie française de ce temps.

Demain, je fonderais une *Revue de Poésie*, exclusivement destinée à ce genre professionnel, succédané de la ciselure sur métaux précieux, au même titre que le *Franc-Parleur* s'affirme l'organe des disciples de Saint Crépin ?

Aurai-je dix souscripteurs, ou quinze abonnés ? Je suis certain du contraire.

* * *

Rimeurs, parce que cet exercice a remplacé pour eux, aux époques studieuses, les piteuses élucubrations disqualifiées vers latins ; et que la satisfaction de se pouvoir considérer supé-

rieurs à leurs amis et connaissances, de l'avis même d'iceux, les incite volontiers à se pousser d'un sonnet, afin de s'entendre vocabuler du titre de *Cher Poète.*

Et rimeurs surtout, parce qu'ignorants de tout rythme et de toute harmonie, ils frémissent encore à la pensée d'un vers libre, qui ne soit pas enchaîné à celui qui le précède ou le suit, tel un forçat que l'on pourvoit d'un compagnon de fers.

Voient-ils seulement la Poésie émerger du livre d'un Chateaubriand, d'un Flaubert ou d'un Villiers? J'en doute.

*
* *

On lit fréquemment sur les cartes de visites et sur les annuaires, ce libellé ; M. Philémon, *Peintre*, Midoré Fadièze, *Compositeur de musique ;* jamais Oronte : Poète ¿ J'en sais à peine dix qui, ce siècle, auraient eu qualité pour s'adorner de cet héraldique et nobiliaire blason.

*
* *

François Coppée, (qui ne compte point,

rassurez-vous, dans la dizaine), cette vieille médiocratie dorée, dont parlent avec respect les âmes françaises, de toute la succession lyrique d'Hugo, paraît avoir recueilli ce seul legs, véridiquement potentiel, l'hommage polypode de plusieurs générations d'atones lettreux et de démagogues basilophiles.

A l'instar du maître, qui se croyait tenu de les encourager tous, sans les lire, (ou lyres, à volonté,) par une incantation titanique, le *Poète des humbles*, — oh oui va, — leur dit, se rengorgeant un peu : « Moi je suis le *Passant*, vous êtes l'*Avenir.* »

Vive l'Armée !

V

L'ART DRAMATIQUE

Plus que toutes autres gens de lettres, les auteurs dramatiques consacrés par le succès, deviennent d'un abord difficile à ceux de leurs

anciens compagnons de lutte que leur vocation orienta vers d'autres voies, à ceux que le sort leur permit de distancer dans cette course au clocher, d'où dominer les masses.

Ils se persuadent ainsi que le théâtre étant plus rémunérateur, et constituant en apparence une tribune propice aux conversions collectives, cette forme d'art est ici-bas supérieure en beauté à toute autre, et leur conviction s'affermit en ce sens, par le renouvellement, durant plusieurs centaines de soirées consécutives, du public plauditeur de telle pièce dont le dénouement savamment combiné suscitera le cri suprême d'admiration.

Mais la satisfaction même de cette foule qui a compris d'un bout à l'autre le problème plus ou moins complexe qui lui fut proposé, démontre malheureusement l'infériorité du genre. Nul effort ne s'imposant à l'effet de s'assimiler le style banal, facile et médiocre, obligatoire à toute tranche de vie ambitieuse de capter l'attention, seuls l'habileté dans l'art de développer les lieux communs en graduant les émotions, et le souci de ne pas, avec des formes neuves de style, des hardiesses d'idées, provo-

quer ces stupéfiances compromettantes, ces reculs d'effroi fatals aux chefs-d'œuvre incompris, sont les causes infaillibles du triomphe qui doit provoquer la consécration populaire.

Or il n'apparaît pas que les artistes résolus à ne consentir aucune concession, mais au contraire à imposer leurs idées et leur forme aux peuples de l'avenir sinon du présent, aient cueilli si aisément les lauriers du succès. Cela est si vrai que sans parler des dramaturges imposés dans les siècles par l'élite à l'admiration universelle, en dépit des critiques sottes émanées pourtant de gens d'esprit, tels Eschyle bafoué par Sophocle, Shakspeare incompris de Voltaire, Ibsen maudit par toute une génération contemporaine, nous assistons chaque jour au triomphe de la médiocrité, à l'ostracisme du génie.

Mais par bonheur, nous sommes ainsi curieusement constitués que les nobles et souvent uniques tentatives d'art pur auxquelles prennent soin de nous associer les jeunes hommes soucieux d'édifier un monument de sincère admiration aux artistes dignes de ce

nom, nous réconfortent et nous consolent de ces entreprises commerciales par lesquelles l'atavisme financier se révèle, et qui, attirant les multitudes à grand renfort de grosse caisse et de cymbales, telles les foires de Montmartre ou du Trône, leur suggèrent l'impression du génie, devant les clichés dont le simple bon sens décerne le brevet aux Mangins et aux Tabarins.

Entre le drame des « Corbeaux», par exemple, dont la lecture aussi bien que le jeu défie toute critique, mais indispose la magistrature abonnée des Français, et le « Cyrano, » si fâcheusement conduit par M. Rostand, sur la voie du proxénètisme sentimental, je n'hésite pas à conclure. D'ailleurs, l'*Aiglon* du même, ce prétexte à travesti carnavalesque, voire à tirades vivelarmistes, appuie mes conclusions.

Combien petit le théâtre d'intrigues cher aux digestions bourgeoises, auprès du théâtre des idées dont le choc élève nos esprits vers l'au-delà !

Et la critique influente, conviée à semer l'enthousiasme autour de cette mosaïque habilement charpentée, se souvient-elle encore de

l'attention délicate à elle ménagée par l'auteur de la Ballade *des Cadets de Gascogne*, la veille de la première ? Je sais un sceptique, lequel haussant la coupe dorée d'une main, durant l'entracte réservé par l'auteur à cette délicate prévenance, prononçait en manière de toast, tandis qu'il dépliait de l'autre main sa serviette, discrètement, le finale de cette fameuse ballade : « A la fin de l'envoi, je touche. »

Le théâtre, hardiment exploité, est à coup sûr le plus pratique d'entre les arts. Et je m'explique l'orgueilleuse attitude des chers maîtres que le succès populaire consacre. Mais après eux, quel déluge ¿



CHAPITRE II

Sur les Lettres

I

PETIT MARTIAL

ABRÉGÉ ET TRADUIT A L'USAGE DES COMTEMPORAINS

BOUQUINS ET GENS DE LETTRES

Va mon livre, va de ma part saluer officieusement le grand maître de l'Université, quel qu'il soit (il n'importe), dans son pied à terre officiel et somptueux. La route à suivre? Ecoute : Descendant la colline Sainte-Gene-

viève, tu passeras par les galeries d'Odéonie, où sèchent à l'ombre les tablettes des pontifes maximes de notre littérature. Là, tu te feras alléger de quelques milliers de sesterces, moyennant lesquels, de manuscrit que tu étais, tu deviendras imprimé, à mille et cent exemplaires, et le reste ignoré de toi, lesquels tu ne pourras distribuer selon ta volonté à tes nombreux amis.

Et toi, le plus propre, le mieux venu de tes sosies, poursuivant ta course du côté où s'édifia le temple des légistes, tu verras bientôt devant tes yeux la façade empesée d'une très lourde bâtisse. Des milliers de scribes te balloteront jusqu'en ce réduit élégant où tu trouveras sans doute des pages de connaissance. Cela s'appelle la Bibliothèque du Ministre. Et si par hasard (ô pur hasard), le maître te dit : Pourquoi donc ton auteur n'est-il pas venu lui-même demander les palmes d'argent enrubannées de violet, symbole de la récompense? — Tu m'excuseras par cette réponse :

— Monsieur le Ministre, s'il était venu vous saluer en personne, il n'aurait pu écrire ce que vous lisez.

*
* *

Vous me demandez, mon cher confrère, de remettre à votre chasseur mon petit volume de vers que vous me renverrez aussitôt après lecture. Inutile de donner cette peine à votre serviteur, il aurait beaucoup de chemin à faire pour trouver ma mansarde, et mes étages sont hauts de vingt-trois marches.

Bien plus près, trouverez-vous l'objet de vos désirs, car vous avez coutume de fréquenter le boulevard. Or, près de l'Hôtel des Ventes, sont des boutiques dont la montre est garnie d'ouvrages ; et le titre en saillit, de telle sorte qu'on y lit en un instant les noms de tous les poètes.

Là, vous demanderez [redacted] Lerapiat, c'est le nom du marchand. Du fond de ses rayons, il tirera non sans peine un Alcanter sur vélin, qu'il n'a sans doute pas payé, mais qu'il vous vendra trois deniers.

— Votre livre, me dites-vous, ne vaut pas cela, et je ne saurais l'acheter.

— Moi non plus. Au reste vous auriez eu raison, car de ma vie, jamais un éditeur ne

m'a réglé de compte. Il aurait donc tout bénéfice à ce marché.

*
* *

Tu penses, Philoutas, être poète en t'attribuant mes vers et tu le voudrais faire croire. Pour moi, je sais que tu te venges par ainsi, de ce que je t'ai pris jadis ta maîtresse.

Ainsi, pourvue d'un ratelier d'ivoire, Luliette Jamber se figure avoir des dents, et plus blète que poire tombée, la Rakozzi admire son teint lilial .. Ainsi, le moyen qui te rend poète te pourrait aussi prémunir contre la calvitie. Ménage-toi donc.

*
* *

Chanudet se plaint de la longueur de mes chroniques. N'écrivant rien, les siennes sont aisément plus courtes.

*
* *

Le Carolus qui fit de vous ce portrait, Séverine, a voulu sans doute flatter Minerve.

*
* *

Paulus achète des vers, puis il les récite comme siens. On l'applaudit. En effet, il les a achetés, donc ils sont bien à lui.

*
* *

Telesphore ne fait rien et veut passer pour critique consommé. Qu'il soit ce qu'il voudra, mais grand Dieu, qu'il ne critique rien.

*
* *

Tous vos livres, Monsieur Marcel Prévost sont écrits en mots chastes, et jamais on ne vit de mentule en vos pages.

En cela, je vous admire et vous applaudis. Vous détenez le record de la pureté. Mais les vénérables et saints écrits doivent être la lecture des enfants et des vierges, et vos lectrices tiennent tout juste le milieu entre ces deux états

*
* *

Le chroniqueur Feutrasse ne pleure jamais, dit-on, que d'un œil.

— Comment cela ?
— Bien sûr, il est borgne.

*
* *

Vous me priez, ô poète mobile que j'apprécie, de réciter mes vers. Ce ne sont pas eux que vous tenez à entendre, mais les vôtres que vous brûlez de susurrer.

*
* *

Et vous mon doux confrère Syphilo, à qui mes poésies ne semblaient jadis pas trop payées d'un louis l'exemplaire, pourquoi qualifiez-vous ces pages de fatras épileptique ? Serait-ce afin de vous venger de ce que maint fils d'Israël jadis jouant sur votre nom vous proclamait un littérateur syphilographe ? La voilà bien, l'*Ecole de l'Idéal ?*

*
* *

Pourquoi refuse-t-on aux vivants la renommée, et d'où vient que si peu de lecteurs en somme aiment un auteur contemporain ?

Cela tient sans doute à l'envie qui fait préférer toujours les anciens aux modernes.

Ainsi, nous allons encore chercher l'ombre sous les platanes du boulevard, et les vieillards vantent la chanson du bon vieux temps. Sous Louis-Philippe on lisait Voltaire, et le siècle de Racine eut pour l'auteur de Phèdre mille railleries. Hégésippe Moreau et André Chénier n'étaient guère lus que de leurs maîtresses.

Vous cependant, mes proses, ne vous hâtez pas trop. Si la gloire est posthume, je ne suis pas pressé.

*
* *

Un mufle que j'ai loué dans mes articles feint de l'ignorer comme s'il ne me devait rien. Il s'estime bien au-dessus de cela, et me prend pour dupe.

*
* *

Lorsque je vous appelle mon cher maître, gardez-vous d'en tirer vanité. Car souvent au Palais, je qualifie les huissiers du même titre.

*
* *

Pourquoi je ne vous envoie pas mes chefs-d'œuvre, Monsieur Maitrot ? C'est de peur de

recevoir un jour les vôtres, et de me croire obligé d'en parler. Nous serions fâchés avant peu.

*
* *

Vous souhaitez mes livres, mon brave Armand ? Je n'en ferai plus rien. Car vous voulez les vendre, non les lire. Je me croirais obligé de les racheter à quelque brocanteur des Italiens, avec 50 °/₀ de rabais; lors votre amour-propre s'éveillant, souffrirait peut-être de m'avoir causé ce surcroît de dépense, et à vous un si mince bénéfice, insuffisant à payer la réclame dont vous êtes si friand.

*
* *

Chacun peut me lire avec sérénité et goûter ou non mes ironies avec sa bienveillance coutumière ; car mes pages ne blessent même pas ceux que j'ai raison de haïr, et comme j'aime la vérité, je fais peu de cas de la gloire basée sur le talent de faire rougir les autres.

*
* *

Pourquoi m'attribuer certains traits méchants imprégnés du sang de Sorpion ? Mon badinage

est innocent, vous le savez bien, ô petit Fred qui n'êtes pas exempt de jalousie, ni de cette occulte immoralité qui justifie le mystère de votre existence. Alors, que ne le clamez-vous à vos amis?

*
* *

En essayant par des vers de relever à mes yeux la valeur de ton cadeau, en voulant t'exprimer avec plus d'élégance qu'un poète parnassien, tu te mets à la torture, et ta muse se complaît à mes dépens. Adresse aux riches des poèmes et des élégies, bien ronflantes, fais aux pauvres des présents plus réels.

*
* *

C'est sans doute, ô Poète contempteur des féminités vulgaires, parce que vous êtes Lorrain que vous procédâtes dans l'*Echo de Lutèce* à l'*annexion* d'une trentaine de lignes subrepticement râflées aux délicieuses *Illuminations* de feu Arthur Raimbaud (*Après le Déluge* et *l'Enfance*), en votre *Paris aux Champs* (Ecole Buissonnière).

Nous savions déjà de par l'ami regretté du

poète Verlaine que « *Madame établit un piano dans les Alpes,* etc... » et quel fut pour lui *l'ennui du « cher corps » et du « cher cœur.* » Pourquoi le répéter tout au long et dans le même texte ?

Il est vrai, ô *Jean* de lettres qui laudativez à foison des sigisbées scrofuleux et des hétaïres angoissées parmi lesquelles vous choisirez sans doute une Antigone afin de guider votre proche sénilité, que vous avez ajouté au bas de votre plagiat ce délicieux épilogue : Reproduction interdite. Et Lutèce vous admire !

*
* *

Vingt fois par jour, je rencontre des gens, toujours les mêmes.

Cliché inaltérable « Que devenez-vous ? » ou bien « Qu'est-ce que vous faites maintenant. »

Probablement, n'ont-ils eux-mêmes rien à faire.

*
* *

Parce qu'un esprit élevé n'éprouve de plaisir qu'avec ses pairs, qui lui évitent par ainsi d'inutiles digressions, toute la tourbe des infimes

se ligue contre lui, et le discrédite, par envie, en hurlant sa décadence, simplement par ce qu'elle n'est pas à portée de comprendre son langage, de se hausser au niveau de sa pensée.

Aux yeux du mufle, triomphent des lieux communs.

*
* *

Paroles d'un fonctionnaire palmé de violet : « Je suis poète, j'en porte les insignes ».

*
* *

On fait à certaines revues d'avant-garde, le reproche de limiter leur tirage et de ne prendre contact avec un plus grand nombre de lecteurs.

C'est être bien naïf, de croire que si *Mercure de France* ou *la Critique* justifiaient autant d'exemplaires que la *Revue des Deux Mondes*, elles resteraient des revues d'avant-garde.

*
* *

La très grosse Mme Pouf vient de publier, à ses frais, bien entendu, un volume de vers,

chez l'éditeur Lemaire II. Relisons notre Horace.

Parturiunt montes, nascitur ridiculus Muse !

*
* *

On annonce le mariage du plus rapace des sous-lettreux avec la plutôt légère chanteuse Paros de l'Opéra, palmée, naturellement.

Ce qui prouve, une fois savez-vous, qu'avec un fourneau économique, on peut toujours volatiliser le marbre de Paros !

*
* *

Oblief déclare à qui le veut ouïr que Fornax, ce versiculeur apocopiste surnommé, par son propre éditeur, le *rossignol* de la Chanson moderne, est pourri de talent.

Est-ce bien de talent ?

*
* *

Pourquoi le gros Paysan, qui se fait offrir des banquets par les Jeunes, se révèle-t-il chauve-souris dans ses critiques dramatiques selon qu'il les débite en tel journal plus ou

moins subventionné par les théâtres dont il glose?

Et pourquoi, surtout prend-il les cieux à témoin de sa sincérité ?

Struggle for life, sans doute?

*
* *

La vérité s'implique si souvent onéreuse à celui qui l'exprime, que les trois quarts des hommes illustrés réservent au lendemain de leur trépas la publication de leurs mémoires.

*
* *

Les braves gens !

Je les bénis, car ils ont eu de la compassion pour un poète, et l'ont conduit, pauvre Lélian, à son dernier gîte en le saluant de funèbres oraisons tragicomiques.

Victime des grands faiseurs, pauvre Lélian n'amassa point de fortune à chanter hiver comme été.

Et c'est pourquoi il se dut résoudre à devenir le jouet de toute une folle bande d'enfants terribles, qui sous son auréole de martyr, abritèrent d'insanes versiculets.

Des cabots propres aux mille bassesses, encaisseront des fortunes à dire ses vers.

D'autres vivront plus tard de ses éditions populaires, annotées par quelque agrégé de faculté.

Heureux Lélian s'il crut à une survivance d'âme propre à le transporter enfin dans le Walpurgis rêvé.

Il dut emporter alors la grande reconnaissance qu'il n'a point due aux puissants du jour et proclamer au-delà l'immense gratitude d'une République lettrée, haha ! la belle République lettrée, envers l'un de ses grands poètes.

*
* *

Victor Hugo plus adroit, mourut millionnaire et quasi déifié.

Mais en revanche, son enterrement à lui fut sincèrement rigolo.

Pensez donc, vingt-cinq degrés de chaleur et trois heures de cortège, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'au Panthéon, à ce corbillard du pauvre, loué aux frais de la nation, moyennant quelques centaines de billets de mille.

*
* *

Victor Hugo, grand-père, tenait ses petits enfants sur ses genoux, les jours de visites officielles, présentatives d'hommages, Jeanne et Georges, doux chérubins.

Trente ans après, demander au notaire de la famille ce qu'il en pense.

*
* *

Comme la renommée de Tristan l'Ironiste commencait à poindre, mille et un griffetons le cerclèrent, se déclarant ses disciples. Il hospitalisa leurs proses généreusement et se complut à leurs mines. Mais la feuille par lui créée, ayant fait une chute mortelle, chacun dut la pleurer à la maison, et omit d'en consoler le père.

Longtemps oublié, Tristan a reparu ces jours derniers dans la mêlée de lettres. Et les parasites de la veille ont voulu célébrer sa résurrection. Mais, d'un mot, il les écarte. Furieux ils sont, et jurent, mais un peu tard qu'on ne les y prendra plus.

*
* *

Je dédie ces quelques traductions plus que libres, à toi, cher Alcanter, mon ami le plus sûr.

Si ton oreille toujours exercée parvient à faire disparaître quelques-unes de leurs défectuosités, elles oseront avec moins d'inquiétude se placer sous les yeux du public.

II

Bas-Bleu

Mme Noémie Grifton a trente ans.

Elle a roulé un peu partout.

Veuve d'un notaire de province, elle est venue demeurer à Paris, l'on devine pourquoi.

Du chef-lieu qu'elle habitait, du salon de la préfecture où la menait son barbon de mari, elle a rapporté des impressions qu'elle aurait aisément pu faire tenir dans l'espace de trois cents lignes.

Elle a préféré délayer. Le tout forme un volume.

Mme Noémie Grifton court les éditeurs. Mais ce sont gens trop occupés. Un seul l'a reçue, et, désastre ! elle a dû le quitter précipitamment au bout de dix minutes d'entretien en laissant quelques traces rouges à la place où elle était assise. Elle n'a plus osé retourner le voir.

Les secrétaires, subjugués par les attraits de cette femme encore jolie et qui n'a point de rides, souhaiteraient être patrons. Ils ne peuvent rien de plus et enfouissent les manuscrits dans des placards poussiéreux.

Mais elle a appris que des écrivains étaient accessibles aux débutants, et ne se célaient point en un grenier.

Elle a sonné chez Albéric Vauthier, féministe et chroniqueur boulevardier influent.

Simplement parée, elle a pu désarmer la consigne et, introduite, a mesuré ses effets, pour les rendre plus certains.

L'entretien, bien que banal, a été concluant, car elle a laissé dans le cabinet de travail du maître un parfum troublant, le souvenir d'une

agréable vision et le manuscrit de son roman.

Le lendemain, elle a reçu une lettre l'invitant à venir, au premier jour, causer avec le critique de l'œuvre soumise à son appréciation ; et, savamment, elle a déployé ses grâces de derrière les fagots.

Elle est sortie avec un petit air protecteur des plus éloquents.

Voilà pourquoi nous lisons, à la première page de l'*Etoile*, la note suivante :

« Après la fin du roman actuellement en cours de publication, nous réservons à nos lecteurs la primeur d'une œuvre nouvelle et inédite d'un jeune écrivain d'avenir, Mme Noémie Grifton ; *Chair Folle*, titre de ce roman, fera verser bien des larmes. »

Un roman paru à l'*Etoile* est encore un appât recherché des éditeurs. Dès lors, Noémie Grifton est lancée. Son salon, dans l'intervalle, s'est peuplé de raseurs, de pique-assiettes, de gens qui, en un mot, vont toujours voir quelqu'un pour lui demander quelque chose.

De l'admiration sincère, il ne saurait s'en

trouver, encore que l'amour la puisse provoquer par de vaines phrases.

Mais la place occupée par Mme Noémie Grifton, qui aurait pu s'offrir le luxe d'une édition à ses frais, plutôt que de préférer trafiquer de ses charmes, le bas-bleu l'a prise à un pauvre bougre qui depuis deux ans caressait l'espoir de voir apparaître son étude sociale : *Les Miséreux*, dans ce même sous-sol de l'*Etoile*.

Captivé par l'émotion ambiante qui se détachait de ce livre justicier, le directeur de l'*Etoile* a accepté cette œuvre frappée au bon coin, laquelle a pris date il y a de cela vingt mois.

Paul Hamelin a attendu ; il avait du pain pour ces vingt mois, et fort de son illusion un jour réalité, il s'est remis de plus belle à l'ingrate besogne de lettres, fouillant une œuvre nouvelle, et y mettant toute sa science.

Sa déception est peut-être un arrêt de mort pour l'écrivain malheureux. Mais quoi, Albéric Vauthier a circonvenu son ami le directeur de l'*Etoile*, qu'il tient dans sa main. Et Mme Noémie

Grifton est éditée. Que nous importe le reste. Un nom lancé n'en vaut-il pas un autre ?

Et tous se disputent son appui, ses faveurs et ses charmes.

Sciemment elle les prodigue, mais en tire parti.

Et quand le temps aura flétri son visage, elle cherchera autour d'elle quelque jeune et jolie néophyte qui la console, et lui inculquera la passion des lettres et des langues.

Et, sur le tard de la vie, la vieille gouge qui n'aura fait de bien à personne qu'à soi, sera soignée et respectée aussi bien par les puissants du jour que par les déshérités dont elle s'est constituée l'un des porte-doléances.

Pourquoi ?

Elle a tenu les hommes en son pouvoir et les femmes en extase.

Tout son secret est là ?



CHAPITRE III

Sur le Livre

I

Graphon écrit un livre empreint de toute son âme, et qu'il adorne de ses plus chères aspirations.

Mais comme il n'est point au goût du jour, et parce que ses idées précèdent le siècle d'au moins une génération, il n'a nulle chance de circonvenir l'éditeur.

Sur ce point, ses premières démarches suffisent à l'édifier.

Pourtant, il tient à son œuvre, que des artistes sincères ont jugée belle ; il sacrifie ses

économies, en vue de réaliser le plus noble des bénéfices perceptibles en art, la satisfaction d'avoir mis au jour des idées utiles, de les voir appréciées par de réels connaisseurs, et rarement discutées par ceux qui d'avance, sans les comprendre, préfèrent les nier.

*
* *

Cependant, de coupables conseils, émanant de mûres expériences, de vétérans honorables et pondérés, le son de l'or dans les poches giletières d'un confrère plus soucieux de truismes usuriers que de concepts inattendus, l'influence d'une femme, souvent, dénaturent ce beau rêve, et le cauchemardent.

Graphon songe à son avenir point assuré ; aujourd'hui pour la plupart, l'homme ne vaut que par le capital qu'il représente.

Un éditeur plus sociable et que le titre de son ouvrage n'a point effarouché, a dit au jeune écrivain d'un ton protecteur nuancé de pitié : « Faites-moi des livres qui plaisent aux femmes, des pages d'amour, et je vous éditerai peut-être, si toutefois vous m'aidez à couvrir une partie de mes frais.

*
* *

Et, dégradé d'un ton dans l'harmonie de ses conceptions esthétiques, Graphon élucubre désormais des romans lucratifs.

Il livre à l'ignition ses idoles d'antan. Et dans quelques années, il recevra des architectes en vue des propriétés qu'il fera bâtir. Il croira fortifier sa philosophie par l'expérience des choses, et, triste déchéance, n'aboutira qu'au titre de propriétaire.

*
* *

Eternelle erreur des foules qui prêtent du génie à l'avocat des grévistes forgerons, et se délectent, de gré ou de force, grâce à la *Presse*, aux facéties scatologiques d'un autrefois poète, aux lesbiâneries d'un assoiffé de spasmodalités limitrophes d'un prochain gâtisme.

Etrange aberration, curieux mélange de conceptions idéales et d'avilissantes préoccupations terrestres chez des hommes qui n'hésitent pas, en échange de quelques piles de sequins sitôt disséminés, à prostituer leur plus sacrés titres de gloire littéraire, et se laissent altérer, ainsi que des thésauriseurs, par la soif du lucre.

*
* *

A l'instar des langues dont parle Esope, le livre est à la fois le plus noble, le plus utile et le plus dangereux des auxiliaires de l'esprit humain.

Matérialisateur de la pensée, témoignage irrécusable de l'effort des esprits élevés vers le mieux, il revêt comme un manteau sacré qui lui confère le droit au respect. Il est le calice, l'hostie ou s'abîme en la méditation, le prêtre de l'art.

Le Temps l'a fait déchoir de son rang primordial à celui d'article de Paris, par la faute des pharisiens qui ont envahi le Temple.

Son but, le progrès, l'initiation à la nature des choses, la recherche de la vérité, l'exaltation du beau, en vue de l'harmonie préessentielle.

Dès que dévié de ce but, et il ne l'est aujourd'hui que trop, il devient une occasion de flatter l'amour-propre et la vanité d'un auteur ; il déchoit aux yeux des prophètes du passé, et devient dangereux.

Seuls à ne pas s'en apercevoir, l'auteur et l'humanité aveugle qui l'entoure.

Et, dans cette époque d'analyse, où l'on met sur le compte des progrès de la science et de l'activité humaine aujourd'hui décuplée, les plus coupables errements, l'écrivain abaisse sa dignité jusqu'à faire de l'in-octavo un objet de commerce comme s'il était jaloux des avantages tirés par les médiocres des livres destinés à l'enfance.

Le pharisien tentateur qui le corrompt ainsi, a nom, dans les temps modernes : l'éditeur ; espèce hybride qui tient du brahmane dans la proportion d'un dixième, et du çoudra pour le reste.

C'est à lui qu'il faut imputer la déchéance du livre, manifeste au point qu'il devient presque impossible de distinguer au premier abord un chef-d'œuvre resté obscur d'un rossignol bruyamment annoncé et qui coûte gros à celui qui le partura.

*
* *

Autrefois, la mise au jour d'un ouvrage présentait de presque insurmontables difficultés, étant donné la cherté des copies et du parche-

min. Seuls les chefs-d'œuvre ont triomphé de ces obstacles matériels, puis du temps.

Aujourd'hui l'excès contraire s'affirme.

Dans l'intervalle, est survenue l'Imprimerie, source de lumière intellectuelle et de révolutions dont les plus terribles sont encore à subir.

L'Imprimerie s'affirma l'intermédiaire naturel entre l'auteur et le public.

Par malheur, cette association se compliqua d'un inévitable parasitisme, le jour où les écrivains s'avisèrent de tirer fruit matériel de leur pensée ; l'éditeur, placier de livres.

Encore qu'échappées à nos souvenirs philologiques, les bassesses possibles déployées par les écrivains qui parvinrent à se faire imprimer dès le XVI[e] Siècle, il ne se dégage pas moins un écœurement profond de celles dont nous sommes témoins en ce temps.

Résultat : Aux yeux de la plèbe, une œuvre n'apparaît bonne que si justificatrice d'un gros tirage, comme au théâtre, la pièce n'attire le vrai badaud qu'après l'annonce de la centième.

Conclusion : Georges Ohnet et Zola, sont pour elle, à peu près d'égal talent, ils tirent à

plus de deux cent mille. Le grand malheur, c'est que Zola jalouse Georges Ohnet.

Mais Verlaine et Villiers de l'Isle Adam ne sauraient se comparer à Jean Rameau, qui s'imprime à considérablement plus d'exemplaires.

Seul, discerne l'observateur impartial et éclairé.

Il perçoit le conflit entre l'amour-propre de l'artiste et l'intérêt du grimaud qui noircit trois cents pages, quelquefois autant de feuilles, avec des métaphores convenues et des lieux communs pénibles, afin de plaire aux lecteurs, et surtout aux lectrices.

*
* *

Bosco et Coqhardi publient chacun un roman.

Le premier déclare écrire à dessein pour les femmes, plus accessibles à la compréhension de son intrigue ; le second, pour les hommes, de la société desquels il prépare un tableau d'une décevante réalité.

Ni l'un ni l'autre n'émettent une idée neuve.

Bosco, lui centième peut-être, met en conflit

les aspirations d'un cœur de fille noble avec les sentiments d'une conjugalité à elle imposées. Mais sa langue est commune, et trahit ses origines. Quant au style, il n'est pas. Qu'importe? Il a écrit pour les femmes.

Coqhardy donne à son œuvre un caractère plus personnel. Il a déclaré dès l'abord qu'elle comporterait vingt volumes. En garde contre la monotonie !

Sa grande habileté consiste à vivifier des objets matériels, à leur donner une âme et produire par ainsi des effets saisissants.

Mais cet homme qui s'est haussé jusqu'à la Divinité, puisqu'il a créé, n'admet pas qu'on puisse sortir du domaine terrestre, et frêter vers l'au-delà. Et pourtant, il réussit dans la note sentimentale.

Toutefois le succès de Bosco qui plaît aux femmes, fait grimacer l'éditeur de Coqhardy.

Il est temps, pense celui-ci, de songer à l'intérêt de notre maison et à celui de Coqhardy. Et reprochant doucement à ce dernier la timidité de son procédé, il l'engage à l'exagération voulue ès réalisme.

Qui ne tente rien, n'obtient mie.

Réclames, orages et tempêtes se déchaînent, la vente redouble, le tirage s'épuise, l'éditeur est content ; l'œuvre doit être belle, puisque tant de gens l'achètent. Elle n'est pas belle, elle est sale, génialement sale. Le succès l'attend.

Coqhardi est entraîné. Il succombera sous le poids de son œuvre. Mais à coup sûr, il mourra inconsolable : quoi qu'il ait fait. Bosco tire à cinquante mille de plus que lui.

Leur exemple a leurré quelques mercantis du livre, et, ce qui est plus grave, beaucoup de jeunes gens.

Une fièvre productive de proses a sévi ; les contaminés sont accourus en foule aux comptoirs de guérison.

Intrigues et relations ont forcé des huis que le talent osait à peine entrebailler.

Et la copie s'est accumulée, en disproportion de plus en plus redoutable avec les besóins du public.

A telles enseignes que les livres consentis par l'éditeur à ses frais, tout aussi bien que ceux à compte d'auteur se vendent ce jour, au prix du papier aux débitants transatlantiques.

L'auteur a payé, l'éditeur a tiré parti des

exemplaires tirés en plus, vendu ces derniers les premiers, en exécution du précepte évangélique.

Et la débâcle survient, emportant ceux qui sombrent, vouant à la faillite quelques coupables inconscients.

Des œuvres luxueusement éditées s'affichent aux étalages aux prix dérisoires des laissés pour compte des grands faiseurs.

Tel éditeur utilise les bouillons de ses tirages à la fabrication de confettis aux époques carnavalesques.

Tel autre escompte la mort d'un de ses fournisseurs de copie en vue d'afficher un volume qui languissait, oublié au fond de ses placards.

Et pendant ce temps la cohorte des jeunes de talent se consume dans les désespérances de la parution possible : ses produits ne relèvent pas du commerce.

Mais de juconds, absconds et féconds chroniqueurs, aux principes tardigrades, se proclament encore les sénéchaux défenseurs de la librairie veuve et de ses orphelins.

Ils défendent qu'on suspecte l'honneur des

boutiquiers du passage Choiseul et de la Chaussée d'Antin.

Obtempérons : la Critique, à défaut du Tribunal incompétent, appréciera.

*
* *

Or, voici que surgissent des homogènes groupes de jeunes intelligences, résolues à émerger quand même avec cet enthousiasme désintéressé de l'âge du cœur et du désir de bien faire pour le seul bien faire, et non pour le gain.

Paraissent des publications, résultats d'efforts matériels communs, aidant à l'éclosion de ces intellectualités condensées.

Les unes, éphémères, jettent leur clameur, et retombent entraînées par le torrent qui les charrie.

D'autres résistent, et du rocher sur lequel elles se sont réfugiées, lancent leurs justes imprécations à l'adresse des marchands du temple de l'Art.

Ceux-ci, puissants, s'esclaffent, dédaigneux jusqu'à la pitié.

Mais une année passe, puis plusieurs. Et voici que l'anathème a trouvé des échos.

Et les îlotes prospérant dans leur exil volontaire ont édifié des tours d'ivoire, qu'au jour venu, ils lancent invincibles, contre les portes du temple.

Naissent des bibliothèques, où sans l'intermédiaire du lucre, des talents se peuvent affirmer. Surgissent des éditions d'art, pures offrandes consacrées à la Divinité qui les agrée, parce que non souillées de la griffe indigne et sacrilège du boutiquier en gros.

Chacun apporte son obole au Triomphe de l'Idée.

Mais les Sosies sont en rumeur, leur esprit s'agite.

Faut-il étouffer dès le berceau ces présomptueux hercules ? D'autres renaîtront.

Ils se résignent alors à prodiguer à quelques-uns des caresses.

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer

Malheur à ceux qui rentrent leurs jeunes crocs et leurs griffes sous l'hermine. Ils seront domestiqués dans l'étable. Comme le *Chien*

du fabuliste, ils s'émacieront à des besognes d'esclaves, pour expirer enfin d'inanition.

Les plus farouches résistent. Et la lutte s'annonce sérieuse.

Déjà les auteurs flibustés hier par d'improbes marchands plauditent la révolte.

Demain les fossoyeurs de la Critique, glanant au milieu des cadavres, diront si l'Art fut propice à ses fidèles, en châtiant ceux qui, sous son égide, se drapaient orgueilleux et cupides, comme si le mouvement intellectuel n'avançait qu'à leur gré.

II

SUR LE PLAGIAT

De tout temps le plagiat dériva de deux sources distinctes : nécessité commune à quelques soi-disant artistes de suppléer à leur absence d'imagination par une adroite transposition d'œuvres momentanément oubliées, et l'obligation de produire quand même en des époques de surabondance intellectuelle, où le culte de l'art, par l'entremise des officines de

presse et des halls picturaux, déchoit au rang très inférieur des transactions commerciales.

Le plagiat ne nous est donc pas simplement contemporain. Il a terni d'autres réputations, plus durables, on le gagerait, que celles d'un Jean Lorrain ou d'un Bruant, variétés d'oiseaux de passages.

D'aucuns, cependant, demeurèrent stigmatisés, qui ne s'étaient attribué, ânes vêtus de peaux léonines, en la circonstance, què des idées replacées par eux sur l'établi et laborieusement rabotées.

Or qui se peut dire le maître d'une idée, alors qu'à peine émise, elle volète obsédante, et subtile à travers les esprits ?

Seuls la fixent des mots. Et le dol qui résulterait de la transcription intégrale d'iceux serait impardonnable, en tout autre temps que le nôtre.

Les derniers escobars de lettres qui furent appréhendés la plume dans le sac, essayèrent de se justifier par la toute administrative invocation des précédents non châtiés. Ce aidant. ils s'attirent l'oubli sinon la rédemption de leurs larcins. Et n'importe quel grison de presse

porte haut le chef sans vergogne ni honte d'avoir outrageusement contexté mot pour mot une sienne page avec la mortelle dépouille du génial auteur des *Filles du Feu*, par exemple. Son excuse ? Molière n'avouait-il pas prendre son bien où il le savait trouver ?

*
* *

De même que d'infimes chapardeurs d'étalage pourront dans la suite des temps exhorter leurs juges à l'admission de circonstances atténuantes, en raison du fatal entraînement où les induisirent les procédés désormais divulgués sinon condamnés de maintes gens d'élite ressortissant des classes dirigeantes, haute bourgeoisie et magistrature, de même l'exemple suffocant de quelques mandarins de plume garantira le salut absolutoire aux petits morveux folliculaires avides de braconner dans les chasses d'idées réservées et particulières.

Je sais tels chansonniers, nul besoin de les spécifier, ils se devineront à souhait, qui d'un répertoire de plus de deux cents bécassines pochades, seraient matériellement incapables

d'extraire dix ariettes vraiment originales. S'ils avaient la moindre érudition, ils n'hésiteraient pas à corriger mon étonnement par le suivant argument hélas trop vrai, mais nullement rémissible de leur pénurie poétique : Virgile n'a-t-il point plagié le poète Bathylle dans le distique *Nocte pluit totâ ?*

C'est possible, et Bruni d'Arezzo a de même signé sous la Renaissance une *histoire des Goths* qui ne fut jamais qu'une littérale traduction de Procope. Et le Père Barre imbu sans doute d'une morale toute évangélique s'est aussi donné la satisfaction de confectionner avec le texte du *Charles XII* de Voltaire une *Histoire d'Allemagne* dans laquelle il n'a mué que les noms des personnages.

Mais de ce que mon semblable s'est introduit dans une maison, pour, ainsi que l'imaginait Bayle, en enlever les meubles et les balayures aussi, prendre le grain, la paille, la balle et la poussière en même temps, s'ensuit-il que je sois excusable d'en faire autant ?

Quelqu'un, nul ne l'ignore, (et même est-ce quelqu'un) a copié du Balzac, de l'Arthur

Raimbaud, ou seulement du Félicien Champsaur. (Pas d'excuse en ce dernier cas.)

Se défendra-t-il victorieusement en nous rappelant que Dumas père s'est cru le droit de nous donner au théâtre un *Don Carlos* dont certaines scènes sont des traductions absolues de l'œuvre de Schiller.

Alfred de Musset a transcrit avec une poétique impudeur, et la sienne n'était pas des moindres, encore que cet acte le fasse déchoir à mes yeux de son rang d'artiste, la *Carmosine* de Carmontelle, dont il a dérobé jusqu'au titre. En quoi, cette flibusterie excuse-t-elle les douteuses réminiscences que maint et maint conte de M. Armand Silvestre évoquent à mon esprit. C'est l'infaillible *ananké* des écrivains arrivés, obligés de satisfaire aux traités consentis. Mais entre le procédé qui consiste à dépouiller à la calabraise des conteurs aussi répandus que Boccace, Beroalde de Verville ou la reine de Navarre, il y a un monde.

Il n'est pas une fable de La Fontaine, c'est possible, qui ne soit approximée par quelque sous-Gérusez annotateur d'éditions classiques,

d'un fabuliste quelconque de l'antiquité, d'un conteur du Moyen-âge ou de la Renaissance. Mais la différence n'est-elle pas immense, entre le rapt brutal d'un sujet de conte et la mise au point définitive d'une idée à peine décortiquée par des écrivains indescriptifs en une langue dont l'essence nous échappe, ou dont le génie s'évoque encore imprécis ?

*
* *

Souvent ces insconscients témoignent d'un curieux atavisme de candeur. J'ai rencontré le père de l'un de ces fourneaux, l'autre jour sur le boulevard. « Que devient votre fils, lui ai-je demandé ? — Il se repose à la campagne, de ses pénibles travaux, et c'est justice. Mais je veille au grain, et je viens de lui découvrir une merveille bibliographique. — Qu'est-ce donc ? — Douze petits volumes délicieux de petites saynètes du siècle dernier, absolument introuvables. Je vous assure qu'en les retouchant, en y mettant un peu du sien, il nous en fera de petits chefs-d'œuvre, comme tout ce qu'il fait du reste, oui monsieur, de petits chefs-d'œuvre !

*
* *

Et d'ailleurs ces péchés ne sont-ils pas véniels comparés au rapt de l'Idée, encore inédite, commis par l'écrivain déjà célèbre au détriment du débutant qui naïvement lui confie le manuscrit dans lequel il a mis tout son effort, toute son âme, aussi son espoir d'être soi-même et d'attirer par ainsi le regard des arbitres du goût et de l'esprit littéraire? Le manuscrit, on ne le revoit pas toujours; seule l'idée se retrouve dans le prochain volume du cher Maître *pris* pour confident, au succès duquel on a du moins la consolation morale d'avoir contribué, en jurant, mais un peu tard, « qu'on ne l'y *prendra* plus. »

*
* *

Comme ils sont influents, de par leurs relations, on les subit. Alexandre Dumas père réussit à faire interner à Sainte Pélagie le critique Eugène de Mirecourt, afin de lui permettre de méditer sur les inconvénients d'un rapprochement inopportun entre ses livres et leurs originaux; aujourd'hui, il aurait muselé

la presse comme un simple Sardou, et continué à toucher ses droits d'auteur. Hier, encore un mélodramaturge connu provoquait la condamnation du délateur de ses dols professionnels.

Le temps néanmoins parvient à faire justice de l'hypocrisie et de la bassesse humaines. En démasquant d'un trait de plume la supercherie d'une idole, on sape à jamais le fragile monument à l'édification duquel elle a consacré toute une vie de cambriolage artistique.



CHAPITRE IV

La Presse et la Réclame

I

SUR LA PRESSE

Le Fau-Blas, 1er juillet 1893.

Notre excellent confrère Hector de Vauchamps, vient de faire paraître à la Librairie Marpon et Flammarion un roman passionnel destiné au plus certain succès. Nous recommandons vivement à nos lecteurs cet ouvrage qui sera l'un des clous de la saison, et qui classe désormais le jeune écrivain au rang des maîtres de la nouvelle école.

Le Fau-B!as, 15 juillet 1893.

.....En sévissant contre les émeutiers qui troublèrent ces jours passés la quiétude du quartier des Ecoles, les agents ont opéré un certain nombre d'arrestations, entre autres, celle d'un nommé Adoré Choupette, se disant homme de lettres. Ce personnage qui prétend avoir publié jadis plusieurs romans feuilletons, sous le pseudonyme de Hector de Vauchamps (?), n'ayant pu justifier d'aucun moyen d'existence avouable, a été reconnu pour un repris de justice dangereux, déjà condamné plusieurs fois pour chantage de presse. Il a été écroué sur-le-champ au Dépôt par les soins de M. le Commissaire de police Capala-Jiasse.

⁂

L'Echó de Lutèce, 18 janvier 1896.

Great even aux Folies-Pastoure où la ravissante Jib-Raltar débutait dans un répertoire de vieilles chansons inédites recueillies par notre ami et collaborateur Testu de la Nor-

mande. Le public enthousiasmé, a rappelé six fois la divette par des tonnerres d'applaudissements. Après un tel triomphe Mademoiselle Jib-Raltar peut, sans présomption, être comptée au nombre des étoiles de première grandeur de nos brillantes constellations théâtrales.

L'Echo de Lutèce, 25 janvier 1896.

Un scandale bien parisien a mis hier soir en rumeur le public ordinaire des répétitions générales du théâtre de l'Idée.

Un de nos collaborateurs, M. Jean Messin, qui signe parfois de sémillantes chroniques du pseudonyme de Testu de la Normande, a été inopinément contondu de coups de clef au sortir de sa loge par une femme d'un certain âge, qui ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales et que les spectateurs présents à cet émouvant entracte, ont eu grande peine à maintenir.

Arrêtée sur-le-champ, et conduite en présence du commissaire de service au théâtre, elle a déclaré se nommer Cunégonde Bouchu, artiste lyrique, et appartenir vaguement à un

théâtre-concert lyrique du faubourg Montmartre. Un de nos confrères qui se dit bien renseigné, avait affirmé reconnaître dans cette vieille marcheuse aigrie par la déveine et peut-être aussi par un entrefilet insidieux de M. Testu de la Normande, la trop célèbre vieille garde Jib-Raltar dont les exploits sont devenus légendaires dans les annales de la galanterie parisienne. Elle sera vraisemblablement poursuivie pour coups et blessures volontaires.



Ceci est un fragment de toast porté par un directeur de journal aux membres de sa nouvelle rédaction après le dîner d'inaugurale bienvenue.

..... « En vous réunissant, mes chers amis,
« autour de cette table, j'ai voulu affirmer
« bien nettement l'esprit de parfaite solida-
« rité fraternelle dont nous ne devons pas,
« une seule minute, nous départir, parce que
« cet esprit apparaît comme la condition la
« plus indispensable de sécurité d'un journal
« destiné à répandre la vérité dans le peuple,
« à jeter la lumière sur tous les faits con-

« temporains, à se montrer enfin, digne du
« rôle si important de cette puissance, garantie
« des libertés d'un peuple : j'ai nommé la
« *Presse indépendante. (Applaudissements pro-*
« *longés. On rit)*.

Un mois après, dans le même journal, paraît l'entrefilet suivant :

« Bonne aubaine pour notre collaboratrice Zéphirine ! un jeune millionnaire vient de mourir victime de ses propres écus. *Le Petit Raffineur* a succombé à l'hôpital militaire. Ce snob adolescent dont d'invraisemblables noces avaient à jamais grevé le budget sanitaire, s'était laissé verser par le recrutement militaire dans un escadron du train des équipages, et la rigueur du régime, encore que tempérée par de continuelles permissions, n'a pu réagir sur sa constitution compromise. Proposé pour la réforme, il n'avait trouvé aucun médecin assez dédaigneux de l'opinion pour signer son exéat libérateur. Ils craignaient tous qu'on ne les accusât d'avoir reçu la forte somme en échange de ce bienfait. Le petit Raffineur partage le sort néfaste de maint rejeton prolétarien.

On voudra bien se rappeler que les tortures

subies par ce jeune martyr du sien capital, sont l'œuvre des tonitruances judiciaires d'une presse soi-disant incorruptible. Mme Zéphirine dont personne n'a oublié les pages virulentes parues à cette place, sur le même sujet, sera satisfaite, ses secrétaires aussi. Le *Petit Raffineur* est leur troisième cadavre. Excellente publicité pour les *Feuilles sanglantes* de la dame.»

NOTA : Le Petit Raffineur commanditait de son vivant et pour une large part l'organe où furent imprimées ces lignes.

Ainsi tous ces journaux se vantent de prendre la liberté sous leur protection, et nul d'entre les journaleux, les reporters, les interviewers, et autres proseurs modernes, ne se sent le courage de publier intégralement sa pensée, ni même celle d'autrui.

***

La Presse :

Telle une prostituée qui, nuitamment déambule sur le trimard boulevardier, à la recherche d'une aventure ou d'un scandale, et calamistrée à dessein de donner le change aux naïfs impubères, les invite du coin d'un œil prodigue de cabotine ; telle, décatie et

corrompant d'un seul contact les moins vigoureux, viciant l'âme des autres, en présence d'une galerie déliquescente et veule, que regaillardit, un instant chaque jour, la perspective du rôle de voyeur en ces turpitudes, la Presse de ce temps circule, réglementée elle aussi par la Police, mais souvent tolérée en ses ébats, avec l'indulgence qu'ont généralement les chats-fourrés paillards à l'égard des filles goulues.

Environnée de ses alphonses et des parasites qui semblables au cerbère, au coiffeur et au couturier de l'hétaïre, sont intéressés à la prospérité de ses affaires, la Presse s'avance balayant tout, sur son passage, de sa sotte vanité, démentant le lendemain l'affirmation de la veille, méconnaissant ceux qui se sacrifièrent pour elle, consacrant bruyamment d'éphémères réputations, et diffamant tout un passé d'intégrité ; niant le talent des vrais artistes avec l'aplomb d'un Ubu qui jugerait Baudelaire, et couronnant de l'auréole des maîtres le premier gâte-céruse habile à la circonvenir en l'invitant à casser d'autres croûtes que les siennes.

*
* *

Crimes, guerres, viols et suicides sont le contenu quotidien de ce feuillet de papier que plie en maugréant la besoigneuse marchande du kiosque, anxieuse du gagne-pain à provenir de ce commerce impur, de ce torchon typographiquement maculé par l'énumération des sottises de la veille, qu'un peuple devrait cacher, et qu'il est heureux de voir exposées au grand jour, afin, dit-on, de faciliter le rôle de la Justice.

J'éprouve un réel sentiment d'horreur, lorsque par hasard, je froisse quelqu'une de ces loques, non seulement en songeant à l'usage définitif que chacun lui dévolue aux heures postdigestives, lui témoignant ainsi son mépris, mais parce que chaque jour, entre deux potins, la presse, bonne à tout faire, excellant à faire danser l'anse du panier sur les scandales, les catastrophes et les fêtes de charité, trouve le moyen, en s'amusant du glaive judicateur du roi sage, de dénigrer une belle œuvre, et de prostituer une grande pensée.

Puis, satisfaite de sa besogne, elle jette ses

victimes en pâture au vulgaire qui dénature les plus nobles idées, s'imaginant que savoir lire c'est comprendre, tout comme un Hector Malot s'imaginerait avoir été un écrivain.

***

Depuis quelques années, la presse ne tarit pas en conjectures de toutes sortes sur les causes efficientes du Krach littéraire. Et ceux-là crurent avoir résolu le terrible problème, qui découvrirent que dans la pléthore des journaux à bon marché résidait le secret du discrédit en lequel le livre est tombé.

Il n'y a qu'un malheur pour ces Archimèdes de l'in-octavo, c'est que Voltaire soit né avant eux pour constater qu'un polisson comme Fréron, et ils sont nombreux les Fréron et les faux Fréron contemporains, ne laisse pas de contribuer au retour de la barbarie.

« Il égare, disait-il, le goût des jeunes gens « qui aiment mieux lire pour deux sous ses « impertinences, que d'acheter chèrement de « bons livres, et qui même ne sont pas souvent « en état de former une bibliothèque.

« Les feuilles volantes sont la perte de la « littérature ».

*
* *

Quant aux Frèron d'aujourd'hui, ce sont ces madrés qui tirent parti de la curiosité publique, en exploitant chaque jour, c'est-à-dire en l'amoindrissant fatalement, le talent des penseurs, obligés par traité, de livrer une prose encore imparfaitement gestée à des prix que le struggle a rendus dérisoires.

Il s'est établi en France depuis une quinzaine d'années, un courant véritablement singulier. Je ne connais pas, en effet, de petit employé, voire de simple manœuvre, qui ne prétende, tous les matins, en descendant son faubourg pour se rendre au travail, déguster sa petite potion de littérature. Nos pères se passionnaient pour la politique, plus contingente; maintenant au contraire, règne une illusion d'intellectualité mal digérée.

Encore, si ce que lisait ce laborieux était méthodiquement absorbé par son cerveau. Bien au contraire. Un curieux travail d'assimilation passagère se produit en son esprit im-

proprement constitué. Ce qu'il a lu, il éprouve par un phénomène singulier le besoin immédiat de le discuter avec ses congénères ; et dans l'incapacité où ils sont le plus souvent de disséquer une page avec l'habileté des chirurgiens de l'esprit que sont les véritables lettrés, ils dépècent, désossent le malheureux feuillet, et resservent à tout venant les bribes de son cadavre, jusqu'à la prochaine proie.

L'article est-il socialement insidieux, suggère-t-il quelque douce émotivité combative, aussitôt ils en extraient malhabilement la synthèse et s'en servent comme d'une massue dont ils assènent dans le vide des coups formidables, au nom des revendications prolétariennes.

Et souvent, par ainsi, se font-ils leurs propres bourreaux.

Ce n'est pas là, on en conviendra, un des moindres bienfaits de l'instruction obligatoire.

II

LA RÉCLAME

Dans un pays comme le nôtre, où l'opinion de dix esprits éclairés, simultanéisée dans les

grands journaux, devient celle de tout le monde, j'entrevois comme la conséquence d'une fâcheuse inexpérience, la folie des propagandistes par le fait en matière d'anarchie.

Ce genre de révolte prouve, trop hélas, que ceux qui le mettent en pratique en sont à la période du sectarisme quant aux idées sociales ou politiques. Et le sectarisme ne mène à rien de bon, sauf pour ceux assez avisés d'en tirer parti.

Même les sceptiques seraient fondés à croire que les démonstrations violentes de cette nature sont le fait d'un instinct de réclame plus impérieusement marqué chez eux que chez les simples théoriciens, lesquels pâlissent visiblement dans la pratique et se sont cachés soit dans la cale des péniches d'anthracite, soit sous les jupes de leurs maîtresses. Mais quand ils reviennent, les autres ayant expié, on en fait des représentants du Gouvernement.



Si quelque fumiste cynique, muni d'une autorisation préfectorale, rééditait un jour la farce de Diogène vivant dans son tonneau, entre la

Madeleine et la Salle des Dépêches du grand journal que l'on sait, il ferait fortune en six semaines.

***

Sur la route de Bourg-la-Reine à Antony file à toute vapeur un railway sur route, de création récente. A son passage, les gens du pays qui en sont encore au chemin de fer de Sceaux s'esclaffent ébaubis.

Mais d'autres commerçants qui siestent contre la devanture de leur boutique, pensent que ce véhicule rapide aggravant le fléau cycliste, les prive d'une notable quantité de promeneurs dominicaux, lesquels, avachis par par une perspective de kilomètres aisément brûlés, dédaignent ces banlieues, et s'essorent vers Arpajon ou Montlhéry, au lieu de se faire gruger par eux.

Et moi, spectateur impartial, juché sur une marche d'escalier, je crois voir se dessiner sur tous ces fronts consécutivement croisés, une pointe de dissidence. On trouvera peut-être des pierres sur les rails.

De là à l'individualisme pour ces turpides, il y a de la marge.

Car si cet épicier qui se ballonne au soleil se reprenait au souci de son libre arbitre et de sa dignité d'homme, son fonds péricliterait évidemment, puis qu'il aurait honte des mille petites et gratuites infamies, conditions de prospérité dans la *petite commerce*, et d'ailleurs, ses voisins qui sont conseillers municipaux de l'endroit, si j'en juge par la couleur de leur cartilage nasal, le marqueraient d'une croix. Ce serait un homme perdu. Aussi bien, pour faire des affaires, ulule-t-il avec les loups. C'est un bon moyen de réclame.

Heureusement qu'à son heure, il, ou les siens, subiront l'influence d'opinions neuves, quant à présent, et dénommées générales quelques années plus tard, parce qu'elles ne sont que les opinions d'une petite élite tirées à un grand nombre d'exemplaires.

Et dame, ces quelques-uns vont vite en besogne, depuis une dizaine d'années.



Il n'est pas jusqu'aux Gens du monde les plus vernissés qui ne ressentent l'impérieux besoin de greffer sur leur esprit (?) une opi-

nion avec celle d'un autrui en vedette, puisée dans le livre ou le journal. D'ailleurs ils se moquent les premiers de l'ouvrier crédule qui prend à la lettre les articles de Drumont ou de Rochefort et déguste scrupuleusement les fulminates chambardeurs de leurs articles politiques.

Ils sont si absorbés par ce qu'ils appellent leurs obligations mondaines qu'ils ne pourraient matériellement pas consacrer dix minutes par jour à la recherche du pourquoi des choses.

Allez dire à ceux-là que l'art se suffit à soi-même et n'est pas seulement la Nature vüe à travers un tempérament. Ils n'ont pas le temps de vous entendre, encore moins celui de discuter.

Dès le matin, ils sont à cheval au Bois, visent les gallinacés au Stand, ou patinent sur le lac selon la saison, comme les gosses.

A dix heures, ils vont chez la fleuriste du boulevard commander la gerbée d'orchidées quotidienne de *Paméla* ou de *Liane*, tels des potaches asticotés par les longs jeûnes, désireux de savoir.

L'après-midi, ils empiètent sur les attributions de leur cocher, et conduisent leur buggy. Pour un peu ils marchanderaient en personne la paille chez le grainetier.

Ils dînent au cabaret parce qu'il est de bon ton de s'y laisser voir jouer des quenottes, et qu'on y paie un louis les Chateaubriand ; et, la nuit, après avoir paradé des ergots dans les fosses boulevardières où fonctionne revêtue de ses atours multicolores, l'élite de nos vidangeuses d'âmes, ils étalent leur sottise et leurs redingotes sur les banquettes des restaurants de joie jusqu'à l'aube où les diurnes garçons, modernes hercules, viennent nettoyer les dépendances.

Où trouveraient-ils le temps de faire éclore de leur moi un jugement touchant les hommes et les choses, sur lesquels pourtant, ils jacassent avant tant d'assurance ?

Mais d'autres les ont vus, et ce manifeste de leur personnalité suffit à les enchanter. Ils aiment aussi la réclame.

La preuve, c'est qu'ils rayonnent lorsqu'une gazette de lupanar les cite au nombre des convives d'un graveleux balthazar.

— Et elles donc ! Au besoin, elles paient de leur personne un filet de huit lignes. Dame, à vingt-cinq francs la ligne, en première page.

C'est le prix majoré des filets de veau premier choix.

***

Et pourtant, cet autre qui n'a pas assez de sarcasmes à l'adresse des amateurs de réclame, ne s'est probablement jamais examiné.

Ou bien, ce serait donc instinctivement que le tailleur et le charpentier, l'épicier et le mastroquet du coin, étalent leurs noms en grandes capitales de *vingt-quatre* à la devanture de leurs boutiques. Afin que l'on sache bien, que ce ne sont pas des mercantis anonymes, mais *un tel* épicier, et *tel autre*, patron d'assommoir.

Pensez donc, le client n'aurait plus de point de repère, et se méprenant, risquerait d'aller en face. Se tromperait-il si fort ?

Que ce soit Piedplat ou Verseleau qui me vende sa mixture, l'effet toxique sera bien le même.



Aussi un Réclamiste, ce Chef d'Etat qui pour se faire remarquer, nous informe par voie de presse, de ce qu'il recevra ce soir quelques amis à sa table.

Admirez cette perle : Le dîner tout *intime* ne comportera que trente-cinq couverts.



Mais le dernier mot de la réclame appartient à M. Catulle Mendès, qui profite de la réédition d'un de ses romans pour lancer le cri à la mode : « En voulez-vous des *Zo'har* ?

« Ah les sales bêtes ! »



CHAPITRE V

Sur la Critique

Avant de se formuler, la critique est devenue progressivement une opinion, puis un jugement.

Le public inhabile s'en tient à son humble opinion, le snob ou l'électeur gradué de l'Université formule un impersonnel jugement ; tout au moins tiennent-ils à expliquer les raisons de plaire ou de déplaire que leur présente une œuvre.

Or une œuvre ne plaît que par la préférence, toute relative, puisqu'elle implique une com-

paraison, des sentiments qu'elle est susceptible d'éveiller en notre âme, des impressions qu'elle suscite à notre esprit, du frisson qu'elle provoque sur notre sensibilité.

Le vrai jugement suppose une compétence plus grande, un esprit plus éclairé, mais là encore, l'œuvre se reflète en notre miroir intellectuel, et nous la jugeons d'après nous-mêmes.

La critique, au contraire est un examen, et, idéalement, suppose un arrêt absolu, définitif. Mais, comme les arbitres du goût sont hommes, ils mettent malgré eux dans leur verdict, et avec la meilleure volonté de bien faire, le plus souvent de l'égoïsme, et du parti pris.

Il apparaît naturel que pour décréter beau, bien et vrai, ce qui s'essaie à l'être, on ne doive ignorer les lois de l'esthétique et leur application, différencier par ainsi, l'impression du caractère.

Ce qui prouve bien que l'homme est d'une nature que mobilisent surtout l'égoïsme et l'intérêt, c'est qu'il se refuse en grande majorité à reconnaître le droit de critique, à l'un de ses pareils. Mais il en admet la juridiction de droit

commun, avec l'espérance de ne s'y jamais exposer. Encore ce lui est-il une quasi sécurité de présumer qu'il obtiendra la restitution de ce qui lui est dû par un débiteur, grâce au jugement d'un tiers, titulé magistrat à cet effet, de par droit et serment humains, purement humains, et divinisés, (laissez sourire l'homme libre) par le crucifix adornateur habituel des prétoires.

Il est à remarquer cependant que les artistes de mœurs simples ne se sont jamais formalisés de la comparaison critique de leur œuvre et de leur vie. Seuls, des irréguliers, des intempestifs protestent. Et cependant il appert qu'on ne sait généralement d'un écrivain ou d'un peintre que ce qu'ils veulent bien livrer à la publicité. Ignoraient-ils la fable de La Fontaine glosant si finement d'un mari qui avait pondu un œuf et recommandait le secret à sa femme de sorte que le soir, il fut réputé en avoir pondu cent ? Donc, c'est leur propre indiscrétion qui les punit.

L'œuvre seule d'un homme relève-t-elle donc de la Critique, ou peut-on pénétrer derrière le paravent, pour élucider certains faits,

disséquer maintes prouesses légendaires, résoudre certaines énigmes de l'œuvre, à titre documentaire ?

Si c'est avec le désir d'être utile à l'histoire littéraire, j'admets toutes les sources d'utile et d'intéressante inquisition.

Il m'agrée retrouver l'atavisme poétique de Lamartine ou de Chénier, dans l'âme sensible d'une tendre mère, le rôle de chacun de ces deux hommes quant à leur non poétique existence me séduit, me charme, aussi bien que celui d'Hugo dans sa vie intime me peut déplaire. Me croit-on si naïf, au point de ne savoir discerner le talent littéraire d'avec les agréments personnels, parce que j'aime le ressouvenir des difficultés du début, des souffrances d'une vie peuplée de chimères qu'il faut successivement détruire, et parce que du fait de l'examen d'une histoire littéraire contemporaine, je me permettrai de n'engager les jeunes gens à poursuivre la carrière des lettres et des arts, que s'ils ont l'âme forte, l'estomac robuste, et, ce qui mieux est, leur gagne-pain ou des revenus assurés, à défaut d'une irrésistible vocation que n'a pas encore

justifiée à mes yeux l'embryon d'un chef-d'œuvre ?

Comment saurais-je ces choses utiles à l'humanité, si je ne m'en enquérais personnellement ?

Attendre que l'auteur écrive ses mémoires ? Tous n'ont point cette pardonnable vanité, et l'eussent-ils, combien parvenus aux honneurs, à la gloire, ne se complairaient point au ressouvenir des jours d'épreuve, par crainte d'un cauchemar.

Ce n'est pas M. Emile Zola, par exemple, qui nous donnera la mesure exacte de ses déboires de jadis ; et sans les chercheurs de petits papiers, qui pourrait rappeler au géant batrachophage, mieux, avaleur de crapauds, les contradictions si variées qui remplirent sa vie littéraire ?

Qui, mieux que le contemporain, pourra s'approcher de la vérité laide ou noble, par la documentation ?

L'auteur expirant, voici que sa vie devient presque une légende. Pourquoi, dès lors, se priver de le consulter de son vivant sur la véracité de certains faits, la consistance de tels

bruits qu'il ne tiendrait qu'à lui d'évaporer, si empreints de malveillance ou d'erreur ?

Le défaut de vérité, de sincérité, de contrôle, la rage de l'interview, nous conduisent parfois à l'erreur la plus profonde.

A tel point, que les critiques qui imputèrent à crime au poète Verlaine, la légèreté et le décousu de sa végétativité physiologique lui opposent triomphalement Hugo, mort solennel, sénateur, académicien, grand croix, mais aussi gâteux, et pour cause.

*
* *

Critiquer, c'est s'arroger le rôle de Juge.

Si le droit d'écrire, donc d'agir est revendiqué pour illimité, pourquoi celui de critiquer ne le serait-il ?

Dire que la critique puisse être absolue, c'est clapoter dans l'erreur. Rien d'humain n'est absolu.

Et puis, ce n'est pas exclusivement l'homme qu'on doit juger dans l'œuvre, mais l'œuvre en présence d'elle-même et de l'homme, ce qui donne, en dépit des faux dévots de l'art, bien plus de poids à la critique.

Mais voilà : la juridiction de la critique est supposée ne pouvoir se dévoluer qu'à des âmes droites, sincères, d'une intégrité parfaite, et résolues à fuir au besoin le contact du monde pour s'éviter des faiblesses.

Et, précisément en France, berceau du fonctionnarisme, il suffit que la tâche ne soit point administrative pour que l'utilité en soit contestée ; seuls, ceux qui savent flatter à propos, plauditeurs de la toute-puissance, demeurent inamovibles, et leurs arrêts sont respectés.



La critique d'aujourd'hui, qui sait que son opinion sera celle de milliers de gens trop absorbés par leurs affaires et trop cérébralement déshérités pour s'en former une, oublie trop souvent la mesure de ses responsabilités.

On ne joue pas impunément à ce jeu d'inoculation d'idées fausses si difficiles à extirper ensuite, chez un peuple de naïfs qui se veulent donner pour sceptiques.

Donc, il ouvre un livre ou considère un tableau. L'auteur ? c'est la première question. Il le connaît, ou non. Il éprouve à son endroit

de la sympathie personnelle ou de la répulsion ; c'est un vieux confrère ou c'est un jeune. Autant de circonstances indépendantes de l'œuvre à examiner qui dicteront au critique un fallacieux jugement, signé de son nom, ce qui est plus grave ; les tribunaux, eux, gardent l'anonymat, leurs arrêts sont contre-signés : L'Injustice.

***

S'il est exercé avec toute la sincérité dont peut faire preuve un juge aussi intègre que possible, le droit de critique apparaît absolu, quant à l'œuvre et quant aux actes de la vie relatifs à l'œuvre.

A supposer un instant ce droit abrogé, que penserait-on d'un écrivain moraliste qui donnerait impunément le spectacle d'une vie de scandale et de dissolution. Il convient et il agrée aux épris d'art et d'histoire des lettres, reconnaître la vie de La Bruyère, de La Rochefoucauld ou de Montaigne, en conformité de leurs écrits ; et cette sincérité ajoute à leurs mérites. Aussi bien contesterai-je à maint visqueux Zoïle de ce temps, le droit d'émettre ses

aphorismes de morale, que contredisent tous les instants de sa vie. Tels ces faux poètes qui chantent Eros toutes plumes dehors et, le soir, rossent leurs maîtresses aux portes des tavernes, quand encore ils ne les invitent point à se prostituer. Oh les jolis bréviaires d'amour qu'ils nous donnent là ! Et que la critique serait donc coupable de ne point investiguer jusques en leurs intimes turpitudes ! Qui donc, si les contemporains ne se donnaient pour tâche d'incursionner vers certains domaines privés, à leurs risques et périls, nous initierait, nous, générations ultérieures, aux difficultés vaincues, aux désillusions de la carrière d'art, aux qualités comme aux défauts de l'œuvre, retrouvés chez l'homme ? Etrange erreur, si captivante image, que celle des légendes où l'on se plaît à nimber les maîtres d'une auréole, quand il leur eût fallu plutôt infliger la couronne de ronces.



La fonction du critique sera donc supérieure à celle du magistrat, du moins contemporain,

applicateur, aveugle, plutôt borgne, des textes de lois.

Pour être sincère, le critique doit être animé de l'*Esprit critique* ; au contraire, il advient de plus en plus rarement ce jour, qu'un juge soit animé de l'esprit de justice.

D'ailleurs la comparaison prêterait à de tristes, si trop réelles surprises, et le sujet vaut bien à lui seul une étude. D'un côté, partialités intéressées pour raisons politiques, administratives ou personnelles en toute occurrence où ne s'impose point la récusation; distribution abondante de sanctions pénales, amendes et mois de prison, témoignagnes officiels du zèle déployé ; de l'autre, empressement à caresser la vanité des parvenus de lettres, désir de parvenir soi-même, au moyen d'aspersions hypocrites, d'interventions quasi familiales auxquelles ne se peut opposer nulle récusation, enfin parti pris de haine invétérée et féroce pour tout ce qui est jeune et commence à rayonner.

Le malheur veut que cette contagion de parti pris s'étende par contre-coup à ces mêmes jeunes, lesquels appliquant ainsi la loi du ta-

lion, déclarent mauvaise toute œuvre d'arrivé et encensent la plus médiocre cacarelle soi-disant littéraire d'un congénère de leur bord.

***

Et si, prononcés dans les conditions d'intégrité et de compétence énoncées plus haut, qu'importe au critique la défaveur dont un certain nombre s'efforcent d'accueillir ses arrêts ? L'abnégation n'est-elle point son rôle, à lui aussi, et dans cet éternellement interminable procès entre la Nature trop généreuse, et l'Homme mécontent de ne lui point avoir ravi tous ses secrets, le Critique ne doit-il pas juger bien souvent les défaillances de ce denier ?

Mais au fait, je le répète, de quel droit l'Homme s'érige-t-il juge de l'homme ?

Le jeu des Conventions, dégénère parfois en rixes nationales et sanglantes.

Que l'homme se souvienne, et prenne garde !



CHAPITRE VI

Sur la Science et la Philosophie

C'est bien un peu parce que les hommes, au sortir de l'école, délaissent la philosophie superficiellement assimilée par eux, comme une science inutile à la pratique de la vie dont ils vont tenter l'entreprise, qu'ils commettent tant d'erreurs. On ne saurait plus gaiement qu'ils ne le font accepter ici-bas l'abnégation de soi-même, et le rôle de rouage mécanique qui leur est dévolu, et dont ils se contentent.

⁂

Socrate fut bien mal inspiré le jour où il conçut l'idée de séparer la philosophie d'avec les autres sciences, encore embryonnaires à son époque. Mais il ne prévoyait pas, sans

doute, les développements fantastiques du progrès, et la division du travail née de l'impuissance des hommes à réunir en leur cerveau l'ensemble des connaissances humaines. Et voici qu'en l'heure présente, la répartition du travail, se trouve règlementée à ce point, qu'un homme parvenu à l'âge mûr est aujourd'hui le plus souvent incapable, non seulement de recommencer utilement l'apprentissage d'une nouvelle profession, mais ce qui est pis, de découvrir, mieux de comprendre le principe dont sa tâche est la conséquence infinitésimale. Tel est le fruit de la tyrannie économique dont la science s'est constituée l'auxiliaire.



Mais cet inconvénient qui tient de la simple mentalité serait assez réparable s'il était isolé. Un autre plus grave, plus meurtrier en dérive. Le mécanisme infligé à l'humaine manœuvre professionnelle, a suggéré aux cerveaux inventifs les engins multiples actionnés par des moteurs plus ou moins puissants, dont le maximum de perfection est encore loin d'être atteint, en dépit des trompe-l'œil d'une décen-

nale périodicité où s'exaltent dans un but de pure exploitation le prestige du patronat et la puissance du capital. Les montreurs sèment ainsi la jalousie cosmopolite déguisée sous le masque des visages éblouis, sans améliorer la condition du travailleur auquel ils doivent les honneurs qui leur sont décernés, et le regain d'éphémère prospérité que leur valut l'effort de leurs salariés dont ils se sont contentés de surveiller l'orientation.

Et l'ouvrier aveuli sous la double pression d'un labeur perpétuel, entrecoupé de rares loisirs que son instinct spontané ou d'imitation le conduit à remplir de plaisirs brutals et d'excès nuisibles à son économie, perdant peu à peu la notion de sa propre conscience, s'annihile et ferme son esprit à toute révolte morale.

Cet empressement résigné à l'esclavage d'une tâche infligée, loin de trouver sa source en la satisfaction du devoir accompli ou de la pensée surélevée vers un plus noble horizon, la puise uniquement dans la prévision du gain quotidien dont le patronat s'érige le dispensateur, et dans la crainte de se trouver, au premier geste

libertaire, privé du gagne-pain que mille postulants accepteront aussitôt, fût-il réduit de moitié. Telle est l'œuvre de la science et du progrès mécanique considérés sous l'aspect économique et social. L'industriel immobilisant des capitaux avec des machines qui sont sa propriété, équilibre son budget en réduisant les salaires, en restreignant le nombre de ses ouvriers. La production restera la même, et tendra plutôt à s'accroître. La consommation ne subissant pas de flux sensiblement ascendant, il en résultera fatalement une non-valeur partielle de revenu, cependant que de leur côté les ouvriers congédiés iront grossir le flot des miséreux.

Les âmes candides déclarent que plus tard tout s'équilibrera. C'est ainsi que les guerres civiles ou politiques nées du conflit des castes ou des princes, fauchent les générations valides ; surgissent alors les impotents et les parasites qui se hissent, s'installent aux places demeurées vides.

***

Les hommes vivent pour la plupart sans avoir le temps de se connaître. Le « *gnothi*

séauton » est rélégué aux calendes, et plein d'une ardeur fébrile chacun se hâte d'exister avec une stérile vélocité. Il semble que la philosophie et la dialectique soient devenues jeux d'oisifs et bons tout au plus à rendre les rhétoriciens impatients de se jeter à leur tour en la mêlée. La Science triomphe ! Même la psychologie se devient à elle-même sa propre rivale ; et l'expérimentalisme de M. Ribot jette un démenti à la prééminence des *Idées* de Platon. La volonté de l'homme n'est plus actionnée par un principe supérieur. Elle devient le résultat de notre constitution physiologique. Ainsi en décrète le matérialisme scientifique. Nous sommes des « *aboulis* » de génie, puisque nous inventons ehaque jour, grâce à la division cellulaire du travail, des merveilles. Mais on se garde bien de rappeler que cette division doit sa naissance et ses effets primitivement bienfaisants à la classification des sciences, et que les noms de Bacon, de Descartes et de Spinoza devraient être inscrits en lettres d'or au fronton des laboratoires.

Les rameaux de la science sont aujourd'hui comme autant de subdivisions administratives

d'un même ministère, et dont les chefs auraient pour mission de découvrir tous les secrets propres à développer la richesse, à perfectionner le travail.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que cet accroissement demeure aujourd'hui le monopole des seuls bénéficiaires du capital, au détriment des ouvriers.

Et quand la machine a permis la réduction au minimum du personnel de l'usine jusqu'alors alimentée par le labeur manuel, la société ne saurait s'inquiéter du sort de ceux que le brillant progrès rend inutiles.

Ils feront autre chose, dit le patron intéressé à doubler ses bénéfices. Hélas, ils ne font rien, parce que la plupart, ont passé l'âge de l'incubation professionnelle. Ce sont les victimes d'aujourd'hui, les révoltés de demain. Et quand ils se compteront par millions, il sera trop tard, l'heure des représailles aura sonné.

Ainsi poussée aux confins les plus extrêmes de sa progressivité, la science prépare cette ruine sociale et morale, dont la simple et saine philosophie nous aurait préservés.

*
* *

Tout au contraire, c'est avec une étonnante incrédulité que les savants positifs accueillent les révélations d'ordre psychique, portées à leur connaissance par des inquisiteurs plus profonds du mystère de la dualité humaine, et, tels les médecins d'autrefois au lendemain des expériences du magnétisme animal et de l'hypnose, leurs émules de ce temps, suivis dans cette voie régressive par tous ceux qui assoient leur existence sur les seules bases matérielles et positives, dénient le bien fondé de l'extériorisation des forces, et mettent en doute la sincérité du témoignage des esprits d'élite et des cerveaux les plus puissants dont s'honore la science, quand ce témoignagne s'exprime affirmatif sur l'existence de fluides dont certains être sont pourvus, permettant à ceux-ci de se dédoubler, et d'agir à distance.

Or, ces phénomènes aussi étranges en apparence que pouvaient le paraître au siècle passé ceux révélés par les hardies expériences de quelques victimes de leur génie alors qualifié de folie, ces phénomènes ont aux époques les plus reculées de l'antiquité, attiré l'attention

des prêtres et des sages, dépositaires exclusifs de la science.

Tant il est vrai que la vie et le progrès sont un perpétuel recommencement, et que la vérité d'hier redevient l'erreur de demain. Nier l'évidence de certains faits réels, c'est à leurs propres yeux échapper à l'aveu d'incompréhension.

Ainsi les néosophistes qui dépossèdèrent les philosophes contemplatifs et croyants de leur prestige sur la foule, et proclamèrent hautement leur certitude du néant au lendemain de la mort ont pensé triompher de ce qu'ils appellent l'erreur spiritualiste en étayant leur conviction sur les progrès de la science et sur les démonstrations réelles. Escompte aisé dans une époque où les hommes se ruent vers les jouissances de la matière, ou l'association des êtres dans un but de vitalité devient une traduction de leur moi en un faisceau de forces brutales.

Mais dans leur aveuglement, ces *aboulis* de l'ordre positif ne voient pas que les vrais philosophes utilisent pieusement ces mêmes découvertes à l'affirmation plus précise et plus

fondée de leur conviction dans le principe éternel de vie, et dans celui d'intellectualité progressive, dont l'existence terrestre ne saurait être qu'une des moindres étapes.



CHAPITRE VII

Vers l'Au-delà

Sur les Religions, et la Nécessité d'un nouveau Messie

I

LES RELIGIONS DU PASSÉ

Il faut aux hommes une Religion.

Par elle, ils savent s'élever jusques à la conception divine, conserver la dignité de leur être, et rester en paix avec leur conscience.

Les plus barbares, à défaut du sentiment d'une religion naturelle, ont admis avec ferveur les rites d'une adoration ; les Fétichistes

et les Sabéistes reconnaissaient par ainsi la relativité et le peu de puissance de leur moi, en présence des forces et des inconnus mystérieux qui surgissaient devant leur esprit confondu.

La culture intellectuelle fit naître peu à peu, dans l'esprit des plus pénétrants, le besoin de sonder l'infini, de se rapprocher de l'absolu.

Et les polythéistes crurent résoudre le problème, en assimilant, par un symbole, la forme divine à celle des humains. Ils concevaient la perfection limitée avec l'aide d'un morphisme ingénu adéquat à la naïveté de leur jugement.

Les Juifs prédestinés conçurent l'Être suprême, Dieu de justice et de vertu,Dieu positif inexorable aux impurs, et dont la Loi serait similaire assez aux codifications sociales du temps présent.

A cet Être Suprême inaccessible à la pitié, le christianisme pur substitua une essence plus complète, un Dieu absolu, parfait et infini, dont la présence est certainement en nous-mêmes et hors de nous; qui nous renferme en soi, et que nous possédons en nous ; vers lequel nous nous élevons par la méditation et la

prière, dont l'accès nous est moins redoutable, à nous pécheurs, à raison de sa clémence, et de la rémission qu'il nous accorde.

Cette grande et belle conception qui devait exercer sa lumineuse influence à travers les civilisations du monde entier, depuis le moyen-âge jusques à nos jours, exigeant, de par l'hermétisme de son abstraction première, la révélation de mystères et de symboles aux foules inhabiles à leur compréhension philosophique, offrit à celles-ci des moyens tangibles que le catéchisme conserve encore intacts en leur principe.

Mystères et sacrements, et le rite extérieur d'un culte, apparurent à juste titre nécessaires, dès l'abord, à la conversion des idolâtres accoutumés au fétichisme plastique, adorateur de la puissance matérielle.

Et les apôtres qui répandirent par le monde la lumière chrétienne, transmirent à des âmes d'élite la tâche sereine et idéale de conduire les hommes dans la voie du devoir par la crainte de Dieu et l'amour du prochain, de leur imprimer confiance en l'au-delà et les satisfactions qu'il promet à ceux qui vécurent

selon leur foi et leur conscience, avec le respect des rites.

*
* *

Mais lorsqu'au souci de leur influence spirituelle, les serviteurs de l'Eglise ajoutèrent celui de la puissance temporelle, ils se placèrent en contradiction formelle avec le culte qu'ils professaient ; et, spéculant sur l'ignorance des peuples, ils s'écartèrent volontairement de la métaphysique, pour conserver leur force par l'attrait du décor.

Ils accentuèrent de flagrants contrastes entre la simplicité du christianisme initial et la fulgurance de leur cérémonial ; entre leur mépris et leur haine des penseurs solitaires, des méditatifs, des inquiets isolés, et la charité dont le dogme était leur.

Ils pérsécutèrent ces derniers comme les néophytes d'autrefois l'avaient été par les païens ; et, flattant bassement les puissants afin de les mieux dominer, ils s'aliénèrent peu à peu, du fait de leur intolérance, tous les esprits auxquels le spectacle extérieur d'une religion déchue, voilait la beauté de son mystère, et l'élévation de ses principes.

Par ainsi, ils s'anéantirent progressivement au moral, sous le coup de la résistance savamment combinée des Encyclopédistes, du positivisme scientifique, du matérialisme argyrocrate, enfin du néo-catholicisme récent.

Et voici que ce culte ne subsiste aujourd'hui que par la puissance du souvenir, unie à l'intérêt des castes réfractaires au progrès individualiste de ce temps; et qu'il s'étaie uniquement sur sa richesse immobilière et mobilière dont l'aumône publique aux âmes simples constitue la plus large prébende.

Il s'écroule, et pourtant se survit, parce que n'étant plus en harmonie avec ses principes originels, il laisse intactes malgré tout, chez les âmes fortes qui s'imprègnent de son essence, les vertus théologales auxquelles une forme plus simple et plus grandiose détachée de tout apparat, suffit à l'élévation vers la divinité.

Or, c'est dans la source même du conflit de l'idolâtrie persécutrice et du néophysme chrétien, que surgit l'abolition de toute plastique.

Et puritains à l'excès, les premiers chrétiens n'exceptèrent de leur ostracisme que la mu-

sique de plain-chant, et l'architecture de leurs sanctuaires.

Par la suite, ils firent accueil aux grandes fictions, poétiques et picturales, mais à la conditions pour celles-ci, se s'inspirer seulement, de sujets très chrétiens. Toute conception artiste exotère à ce mysticisme exclusif était par eux inflexiblement bannie.

Ainsi, contraste merveilleux d'hypocrisie, toute la magnificence harmonique des couleurs, des parfums tabernaculaires et des incantations était propice à l'éveil des sens chrétiens ; mais toute pensée lyrique, toute tentative de l'esprit humain vers l'harmonie extérieure des choses, aussi bien que le conflit des doutes et des passions de l'âme, proposés aux fidèles dans les temples profanes où s'exaltait le culte de l'art, devaient rester impitoyablement aux yeux de l'Eglise, le domaine du satanisme.

*
* *

Cependant, voici que tout à coup, l'un de ces peuples trop longtemps maintenus sous la tyrannie des souverainetés combinées du sceptre et du camail, se lève et proclame le

droit à l'indépendance de l'esprit humain, le droit à l'égalité morale et à la fraternité spontanée, sous des aspects purement civiques.

Les formes tyranniques ou constitutionnelles de régie gouvernementale qui succédèrent à cette ère d'ivresse libertaire d'un peuple qui semblait épouvanté de l'étendue de sa victoire, ramenèrent pour un temps l'influence cléricale renforcée de l'appoint militaire. Les autocrates aussi bien que les délégués du parlementarisme sentent trop nettement la nécessité d'une religion à inculquer au peuple, avec ou sans le secours de sa compréhension spontanée.

Car si cette religion est aux uns, la consolation des heures de tristesse et de doute, elle peut encore avec les débris de son éclat d'antan et de son prestige effondré, maintenir les autres dans le chemin du devoir, « *par crainte du châtiment.* »

*
* *

Mais en France, particulièrement, d'habiles politiques surent entretenir, sous les fallacieux auspices de la liberté de conscience, une constante opposition entre le culte civique et le rite chrétien, si incomplet celui-là puisse-t-il

apparaître, puisque basé sur un abject matérialisme, dénué d'apôtres fervents résolus au sacrifice de leur vie terrestre.

Donc cette vie terrestre, ils la posent en principe comme finalité de notre existence, en vue de l'édification de la mensongère Babel du progrès, dépourvue de son Christ, et forclose à toute conception d'art.

*
* *

Ce n'est pas certes en reniant le divin concept et en plaçant l'amour de la patrie et le souci des droits civiques au fronton du temple social que l'on rend un peuple libre.

C'est bien, au contraire, le plus puissant aimant de servilisme susceptible de l'attirer, puisqu'il résorbe uniquement l'esprit de ce peuple dans cette inférieure illusion des biens terrestres et des appétences sensuelles satisfaites constituant le vrai bonheur.

Pourtant de cette néfaste erreur, naquit la dangereuse tyrannie du capital, opposant honteusement le luxe insolent à la misère, et recréant de nouveaux abîmes entre les détenteurs de la fortune, et ses déshérités.

D'une telle religion, les autels ne sauraient subsister, pour l'honneur et l'amour-propre des peuples.

C'est pourquoi Précurseurs sont venus prêcher la foi nouvelle dans une religion universelle en sa pérennité : la Religion d'Harmonie.

II

LE PROPHÈTE

Or, les Inquiets stagnants dans leur misère, attendaient en vain leur Sauveur, qui leur devait apporter la délivrance si longtemps espérée.

Mais sur la crête de la Colline parut le Prophète.

Ses yeux semblaient animés d'une lueur de divination.

Leurs regards vers lui se tournèrent, et ils s'interrogeaient, anxieux.

— Ecoutez, clama-t-il avec force, bien que sa voix fût nuancée d'une étrange et blanche sonorité, écoutez la voix de la raison.

Frères, instruit par le temps, j'ai recouvert d'un linceul les illusions du monde. Malheur à qui sonde la vérité, le néant, avant de se connaître. Et gloire au contraire à ceux qui portent en eux leur divinité. Ils sont forts, parce que seuls.

Je suis aujourd'hui parmi les forts, et le doute à jamais s'est éloigné de mon esprit. J'ai dompté l'humaine souffrance, et j'ai connu la volonté d'être qui nous conduit vers Dieu.

Vous aussi, vous croyez en Dieu, qui sur le « Calvaire, racheta les hommes ». Vous avez cru, comme d'autres ont cru, parce que des prêtres vous avaient dit de croire, et que leurs prédications vous tenaient lieu de conscience, heureuse âmes qui avez acquis si bénévolement la Foi.

Vous n'avez pas osé affronter l'Inconnu, appréhendant de découvrir la vérité des choses.

Et voici que les lendemains annoncent l'éclosion prochaine du règne de Vérité.

Oui, la passion retient, rivé au carcan des conventions, tout un vieux peuple esclave, à qui l'on a promis les joies de l'avenir et qui

s'est laissé convaincre par le mirage des jouissances matérielles, plus souriant que celui des sacrifices préparatoires au bonheur de l'au-delà.

— Vous êtes sur la terre, vous ont dit les Pharisiens, mine de progrès, afin d'apprendre à dompter la misère. De ce mal évident, le remède nécessaire n'est point dans la révolte de votre dignité.

Vous voulez être libres, vous voulez être seuls ? Mais les fous, seuls, sont seuls. Vous voulez vivre, il faut plier.

Car l'Ange du Seigneur a dit au premier homme :

Tu mangeras ton pain aux sueurs de ton front
Et la sueur des fronts, c'est la transe des âmes.

— Nous sommes ici, Peuple, ont dit les publicains, pour te diriger dans la véritable voie.

Honore notre pouvoir, notre prestige, sinon nous briserons ta frêle tige, car nous sommes le nombre, et le nombre triomphe.

Quand tu ne seras qu'un, un seul parmi les hommes, qu'importe de voir clair ? Ceux que

8

tu crois aveugles se moqueront de toi, et tu pourras, fuyant sur les rochers déserts, vivre dans la triomphante solitude, et convertir les sorcières et les vautours malfaisants.

Te révolter ? Comment l'oserais-tu ? Est-ce là le fruit de nos veilles ? Sur les bancs des écoles nous t'apprenons à connaître le vrai, le bien, et ce qui est plus, à en tirer parti. Mieux encore, nous avons dégagé de l'ignorance des siècles, les futiles décors. Adieu légendes ! Voici que la science est venue pour nous fortifier dans notre doute.

Et Dieu, nous l'effaçons du règne de ce monde. Les moins sceptiques l'ont voulu imaginer, parce que persuadés de sa non-existence.

Christs, au contraire, nous le sommes tous, et portons notre croix. Mais ici-bas, c'est à qui allégera le mieux son fardeau, au détriment du prochain.

*
* *

Ô fol orgueil des hommes qui croient inventer Dieu ! Voilà donc pourquoi, frères impies, vous oubliez de racheter vos âmes, de payer votre dette.

Le sol natal, vous le désertez pour courir après ce que vous croyez être la fortune. Mais c'est du sol natal que se déploient les réseaux du progrès. Là se puisent et se rénovent les forces ; là se reconquiert le repos de l'esprit, aux lendemains des luttes.

Et c'est ce qu'il faudra vous redire, au risque de susciter votre colère, par ces dures vérités.

Votre incrédulité provient de votre ignorance. Mais à ce prix, notre mission n'en demeure que plus grande, car l'apostolat nous confère la palme de victoire.

Vous ne voulez pas croire, parce qu'habitués à votre servitude, vous finissez par la chérir.

Vous ne daignez pas ouvrir vos yeux à la lumière, ni goûter la volupté des silences qui exaltent notre âme, et la dépouillent de ses vaines impuretés, parce que vous croyez le souvenir de vos tupitudes éternellement occlus dans vos ténèbres, et que vous fuyez ces dernières, avec épouvante.

Mais l'influence du Verbe vous étreint malgré vous, et vous comprendrez plus tard pourquoi ceux qui vous maintiennent en servitude, vous comblaient de promesses, et vous saturaient de

stériles plaisirs, afin de vous illusionner, et de prolonger, jusques après eux, votre patience.

Ayant entendu ces paroles, quelques-uns d'entre les plus éclairés du peuple interrogeaient le Prophète :

— Si tu détruis notre idole, donne-nous en une autre. Tu foules aux pieds les vieux rites, les traditions et les souvenirs de nos ancêtres, par quoi nous conservons le respect des hommes et des choses, et tu nous laisses dans le ravin aux parois lisses où nous mourrons, sans qu'il nous soit possible de ressaisir la moindre branche de l'arbre de salut.

Nous n'avons plus de foi, ni d'espérance, et l'égoïsme seul est notre charité.

Alors le Prophète étendit sa dextre, et leur dit :

— La Foi, qu'en avez vous fait ?

Ne croyant plus aux joies du demain, vous avez aspiré à celles d'ici-bas, et cherché le paradis dans les limbes qui vous encerclent. Que vous servira-t-il d'avoir instruit votre âme, connu des voluptés d'être et des angoisses de n'être plus, des amours et des tristesses, si rien

n'en subsiste après vous, dans les siècles des siècles.

L'Espérance, vous l'avez colorée du fauve des ors, couleur des yeux d'envie et de haine. Et cet or, ce moyen dont vous fîtes un but, une fallacieuse religion, pour l'obtenir et lui dresser un autel, vous renieriez votre propre frère s'il en était dépourvu,

La Charité, vous l'avez dégradée et revêtue depuis trop longtemps du masque d'hypocrisie. Et jamais votre senestre n'ignora ce que la dextre avait donné.

Vous êtes irrémissiblement damnés. Mieux vaut pour vous le néant. Que la volonté de Dieu vous y replonge, car le Sauveur ne renaîtra point pour vous.

Et lorsque le Prophète eut ainsi parlé, surgit bientôt le cataclysme.

III

La Religion Idéale

Ce ne sera pas la religion de ceux qui pensent conquérir ici-bas le paradis terrestre en déprédant honorablement leurs semblables

par voie de transactions commerciales ; ce ne sera pas la religion civique simplement fondée sur la notion du devoir, et l'observance d'une morale positive, dont la relativité autorise maint compromis.

Que le fétiche s'appelle Devoir ou Passion, l'idôlâtrie n'en est pas moins constante.

Le sectarisme de la moderne libre-pensée, dénuée d'apôtres capables de sacrifier leur vie pour elle, s'aberre en croyant s'attirer des néophytes par la simple suppression, dans les ouvrages éducatifs, des symboles devant lesquels se doit affirmer notre humilité, puisqu'ils représentent l'idée de la Volonté suprême résolvant les plus étranges phénomènes.

Et ceux qui croient assurer la liberté sociale, ceux mêmes qui espèrent atteindre au faîte de la puissance et ne plus trouver d'obstacle à leur propre liberté d'action, grâce à la tyrannie qu'ils exercent sur les peuples, perçoivent l'onde concentrique limitative de leur puissance d'action, de leur liberté, et s'inclinent vaincus par la volonté supérieure qu'ils nomment selon le temps ou les circonstances, hasard ou destin.

Voici le plus grand conquérant du siècle dont les neiges sarmates et les intempéries ont fai virer la fortune, et voici d'autre part, ironie des contrastes, la plus brillante représentation superficielle d'une aristie contemporaine cinérée par un sondain incendie, causé par l'application des plus récentes découvertes de la science, et surprise dans l'officiel exercice de son apparente et légendaire Charité.

Faut-il être fermé à toute harmonie et ne jamais ressentir la puissance émotive surnaturelle d'une perfection lyrique, poétique ou religieuse, pour n'éprouver pas, dans le pouvoir même qui leur fut accordé par la nature à l'insu de l'univers, la prescience éternelle, la jouissance des absolus de beauté et de vérité.

Harmonie ! Harmonie ! Est-ce donc pour nous punir d'un monstrueux péché original qu'il fut donné, qu'il est encore permis aux plus subtils d'entre nous, de te saisir, de te réaliser quelques minutes, pour delà, retomber, le reste de notre existence, dans le chaos des luttes et des souffrances humaine ?

N'es-tu qu'un prétexte à justifier la frivolité des instants de repos par lesquels les hommes

s'imaginent élever l'édifice du progrès, bâti avec les pierres du rocher de Sisyphe ?

Mais tu n'aurais pas alors hanté les plus puissants cerveaux.

Pourquoi Platon, pourquoi Michel-Ange, et pourquoi Beethoven ; pourquoi les idéals si nous n'étions que le flotteur ballotté par la vague, rongé par les sels, et destiné à se dissoudre dans l'infini pour réapparaître sous d'autres aspects ?

Oh ! quel sera le Messie résurrecteur de la Foi en l'Idéal, édificateur de la nouvelle Eglise, sous la nef de laquelle les âmes n'auront pas besoin d'images ni de mimes pour meubler leur néant et rassurer leur conscience ? quand donc surgira parmi nous l'Eglise dont les bénédictions et les sacrements ne seront point dispensés avec une solennité mesurée selon la générosité des fidèles ; l'Eglise où le grotesque des madones peintes, joint au ridicule des calvaires disputés aux rapins du faubourg, ne contrastera plus avec la suavité des encens, la vénérable vétusté des absides et des transepts, la splendeur éternelle des plains-chants ?

Religion idéale d'Harmonie, l'unique et la

proxime, consolatrice réelle des heures de doute et d'affliction, toi qui nous offres chaque jour de nouveaux objets d'adoration, tu demeures aussi la seule capable de nous faire comprendre notre raison d'être ici-bas ; de nous aider à souffrir pour mieux élever notre âme dans la mystérieuse atmosphère de l'au-delà, et de nous faire aimer la Mort libératrice, à qui nous offrirons de bon cœur notre obole, ayant goûté en deçà le prélude au nirvanâ des harmonies éternelles.

Harmonie, perfection de Beauté, de Bonté et de Vérité ! Religion qu'eût promulguée le Christ s'il eût été poète, je te confesse du tréfonds de mon âme.



CHAPITRE VIII

Vers l'Au-delà
Le sens de la Vie

Ainsi donc, mon âme, le spectacle des contradictions humaines et sociales t'a plongée dans le doute, dans la crainte de cet au-delà qui attend des millions d'êtres.

Pour ces derniers, les préoccupations les plus obsédantes visaient leurs appétits, leurs intérêts ; pour eux, une heure de méditation pure, sonna deux ou trois fois peut-être pendant toute leur existence, et toujours pressés dans la vie, anxieux d'arriver plus vite que leur compagnons de route au bord de la tombe,

ils considéraient ce rêve comme une defaillance, un sacrifice coupable à la frivole oisiveté.

Ces hommes soucieux de goûter le plus possible à la coupe des plaisirs terrestres, dont les efforts de volonté morale n'allèrent jamai qu'à l'admiration estimative du cours moyen, à l'orgueil de comparaison, au souci de dominer ceux qui les entouraient, avec la persuasion qu'une fois arrivés à l'apogée rêvée, ils s'affirmeraient les centres du monde et commanderaient à la nature ; ces hommes ont tué la foi de nos pères, en leur ouvrant les yeux sur le vide de l'abîme extérieur.

Aussi n'ont-ils plus osé regarder en eux-mêmes, de peur de rouler inertes dans l'absolu néant. La vie intérieure leur semblait le gouffre sans fond. Alors ils voulurent contraindre leur Raison à s'expliquer pourquoi, et par qui elle leur fut donnée.

Et, en désespoir de cause, concluant à la spontanéité du phénomène, ils n'hésitèrent pas à se féliciter de l'heureuse inspiration qu'ils s'étaient suggérée ;. c'est ce qui désormais lucide l'enchaînement des faits, selon la trame desquels, le monde extérieur, sorti de la

naïveté des premiers âges, grandi par le martyre et par la foi des néophytes de toutes religions qui rendent hommage à Dieu, devait se jeter dans l'impiété, le jour où cette foi et ces martyrs deviendraient prétexte à spéculations, où l'auréole de la Bienheureuse de Lourdes tirerait son éclat de la perfection de l'électricité.

C'est pourquoi ils se crurent obligés, niant toutes joies supra-terrestres, toutes épreuves ultérieures, de diviniser non plus le principe de la Raison, mais l'expression de tous les sens, de tous les appétits symbolisée par le métal même qui s'affirme aux yeux des hommes le bienfaisant provocateur, métal à l'obtention duquel s'efforcent jusqu'à l'écrasement fratricide les élites reconnues, les bergers du troupeau, de cette société dite civilisée, et redevenue païenne.

*
* *

Il est des instants de défaillance physique, ceux par exemple qui suivent une longue et douloureuse maladie, après lesquels s'anéantit en nous, même lorsque préparés par la médi-

tation, même avec cette certitude que la souffrance est un pas de plus vers la Divinité, le fruit de toute une longue vie intérieure.

Brisés par une crise soudaine, nous avons eu la sensation du vide absolu, du néant de l'âme, de la pensée, de la raison.

Et revenus à la santé, nous rappelant ce pénible moment, nous nous sommes demandé pourquoi ce principe de vie, si absolu dans son expansion intérieure, aux heures de recueillement, où il remplissait toute notre vie, s'est effacé tout à coup, se dérobant à nos regards vacillants, sans nous laisser même la moindre trace consciente de ce dégagement complet de la vie terrestre.

Et pris de peur, nous avons crié : « N'est-il donc plus rien de nous après la mort ? Quoi ! pas même une lueur d'espoir, une vision sereine à l'instant suprême ? »

Lors, des savants, disséquant des cadavres, ont hoché la tête, et dit, graves et résignés : « Non, nous n'avons rien trouvé du secret de la vie ».

Leur science formidable a succombé devant ce mystère.

Pauvres gens, qui voulez découvrir le secret de la vie intérieure, dans les corps d'où elle s'est échappée.

*
* *

Or, si les sens de notre organisme terrestre nous permettaient seuls d'apprécier la vie, d'opérer la perception extérieure, n'avons-nous pas essayé de nous prouver l'existence de notre conscience, sans leur intermédiaire ?

Ce principe de vie qui nous anime, et grâce auquel nous pouvons, les uns nous anéantir, les autres nous perfectionner par l'éducation intérieure, ne serait-il donc propre qu'à la seule existence terrestre, et l'expérience des choses ne nous sert-elle qu'à retomber une dernière fois dans les inextricables lacs de l'inconnu ?

Pourquoi dès lors cette tendance continuellement progressive de notre libre arbitre à se vouloir quand même développer, à rechercher sans cesse le triomphe sur les obstacles matériels et morals ?

Pourquoi cette plénitude de la pensée humaine obtenue intégrale seulement en la

méditation et la solitude, mais alors jusqu'à la conscience de l'absolu, de l'infini et du parfait préétablis, rendant pure notre Raison, cependant que les hommes de la terre se meurtrissent en des combats sans nombre, pour faire pénétrer l'évidence même des axiomes en en des cerveaux incultes ?

Pourquoi la Rédemption des hommes par un Christ et pourquoi le commerce des sacristies, lès marches triomphales de la Richesse et du Décor, à l'autel nuptial, entre les haies de diacres et de servants, et les messes vite mominées pour valider le sacrement conjugal requis par quelques pauvres gens, dont la foi ancestrale a trouvé un dernier écho en ce jour solennel ? Pourquoi ceux qui prêchent la Charité du haut de la Cathèdre, vivent-ils du denier de Job, aïeul de Pierre ? Pourquoi ceux qui chantent la Bonté, l'Amour et la Vérité, nous ont-ils laissé tout saignant encore le souvenir des Inquisitions ?

Et, cela sous l'égide des Saints Evangiles et des divines Paraboles, pourquoi, enfin, l'éternelle, hypocrite comédie, muée parfois en le drame régicide, en le compromis, le con-

cordat, veux-je dire, d'un gouvernement athée avec les apocryphes descendants de Pierre, déchus de la Maison de Dieu ?

Il n'y a pas de clef, ni de serrure, aux portes de la Maison divine. On n'y fait point commerce d'indulgences ou d'entrées de faveur. Seuls, ceux qui, par leur volonté de vivre de leur vie animique se sont élevés jusqu'à l'harmonie préexistante de la divinité, ceux qui ont connu, ressenti, et consciemment perpétré, la perfection du Beau, du Bien et du Vrai, ceux qui en un mot, ont voulu *se réaliser* en s'imprégnant de la vraie Foi, ceux-là trouvent le chemin de la Maison de Dieu, la seule véritable Eglise naturelle, dont nous sommes à la fois les fidèles et les officiants.

*
* *

Mais comment découvrir le sens de cette vie intérieure au fond de chacun de nous, et qui donc aura la patience, l'ayant découverte en soi, de la rechercher même parmi ses proches les plus chers, les plus voisins de son âme ?

Qui sait si la compagne de ma vie ne

glissera pas dans l'existence, ignorante de son âme autant que de la mienne ? Si l'enfant qui de nous naîtra, par cette autre puissance inexplicable et surnaturelle de la procréation, ne se contentera pas de la sagesse enseignée, de la foi artificielle, irraisonnée et surtout indiscutée que l'on inculquera à sa jeune mémoire, et s'il n'éveillera jamais sa conscience aux choses de l'au-delà ?

Et c'est là pourtant le seul grand critère de notre vie intellectuelle ici-bas.

Cette religion intime que nous puisons en nous, sans amoindrir notre humilité, sans exciter notre orgueil par la vanité de posséder Dieu en nous, ce qui aux yeux de certains, semble les égaler à la divinité, c'est notre mission même, accomplie par la volonté de celui qui se révèle à nous sans le secours d'aucun fallacieux décor, sans le symbole inutile des nefs, des étoles et des ciboires.

Sentir la divinité se manifester en nous, par la perception même que nous éprouvons, de ce qui est beau, de ce qui est vrai, de ce qui est bon, du frémissement des grands

bois aux heures crépusculaires, de l'incantation sincère du matelot qui s'agenouille sur le navire à l'heure suprême où la tempête doit l'engloutir, de l'harmonie céleste d'un cantique d'autrefois, c'est s'approcher de Dieu par la volonté, c'est étendre son libre arbitre jusqu'aux confins de la lumière divine !

*
* *

Altruisme ! Hélas, pour qu'il fût profitable, en pareille thèse, que de progrès à réaliser ; que d'efforts, et que d'apostolats pour amener les hommes à ce que toute vérité soit bonne à dire, à ce que chacun discerne en son prochain, la réalité et ses attributs cachés d'avec les apparences et le cortège hypocrite des catégories !

Tant que nous vivrons en décor, tant que le jugement superficiel des hommes s'inclinera devant la figuration symbolique d'une autorité matérielle ou morale relative, le képi du gendarme ou la soutanelle du prêtre des religions frelatées, tant qu'ils passeront indifférents ou méprisants pour la vérité nue, qu'ils ne comprendront pas, l'avilisse-

ment social s'étendra jusqu'au chaos prochain, et seuls, les Sages et les Prophètes chercheront Dieu dans le sanctuaire silencieux de leur âme.

*
* *

Et pourtant, il ne faut pas mépriser les hommes. Il faut nous servir de cette bonté suprême dont nous avons peut-être acquis le sens, pour descendre jusqu'à eux, et malgré leur lâcheté, leur servilisme de brutes, leur prêcher la solidarité dans l'épreuve de la vie, prélude, qui sait, de tant d'autres épreuves...

Si la Nature les a laissés surgir inégaux, c'est afin de narguer à jamais l'orgueil de ceux qui instaurèrent le dogme d'égalité pour en tirer profit. Mais c'est surtout parce qu'elle a voulu leur faire subir des épreuves multiples plus ou moins nombreuses et pénibles, ici-bas ou ailleurs.

Il ne faut pas mépriser ceux qu'elle a déshérités. Car ils ont leur place en elle comme les plus brillants. Qui nous dira si la perfection n'est sentie que par la comparaison même par

nous faite entre les plus harmonienx des êtres et les plus repoussants ?

La solidarité matérielle, et la concentration laborieuse d'une société vers un même but, faciliteront toujours l'existence des masses, Et, parmi celles-ci, l'élite trouve son plus grand intérêt puisqu'elle se peut dégager de l'effort commun, pour le diriger, et cela du consentement de la majorité qui, de tout temps a reconnu l'autorité morale du petit nombre.

*
* *

Ne nous érigeons donc pas contre un principe qui vient à notre appui, en ménageant un temps si précieux à notre vie intérieure.

Chimères, diront les éternels incrédules. Soit, mais chimères qui nous rendent les plus riches, les plus heureux d'entre les hommes, puisque nous n'avons plus rien souhaité de ce qui hantait leur désir, qu'ils ne nous ont pas envié nos trésors, n'en sachant pas le prix, et qu'ils n'ont pas songé à nous martyriser parce que chaque jour amenait une lyrique prière à l'Eternel qui

vibre en nous. Car nous avons laissé brûler pour eux le cierge salvateur qui les préservera du néant dans les éternités, lorsque nous avons exposé l'hostie symbolique de notre Foi nouvelle sur l'Ostensoir des Ironies.

Janvier 1894 — 31 Décembre 1900.

TABULATION

Troisième et dernière Partie

LES ÉTAPES

de la Pensée et le Sens de la Vie

Errata

TOME PREMIER

PAGE	LIGNE				
3	9	*Au lieu de*	seule	*lire*	seul
16	19	—	leur rappeler	—	de leur rappeler
33	13	—	cette	—	cet
39	2			—	modernes
46	22	—	souhaitent	—	qui souhaitent
52	14	—	imagitive	—	imaginative
78	11	*Au lieu de* Lorsque l'union libre aura fait place à la traite des vierges *lire* Lorsqu'à l'union libre aura fait place la traite des vierges			
89	21	*Au lieu de* l'inauguration prochaine de régime *lire* l'inauguration prochaine du régime			

TOME II

42	9	*Au lieu de*	la piété	*lire*	la pitié
54	16	—	trop notoire	*lire*	trop fréquente
64	18	—	collégion	—	collégien
70	1	—	sénélité	—	sénilité
71	12	—	son excuse ;	—	son excuse :
112	9	—	cepandant	—	cependant
126	9	—	illusoire sanguinaire *lire* illusoire et sanguinaire		
126	10	*Au lieu de*	ant	*lire*	tant
137	5	—	son sourire	—	son aile
138	10	—	?	—	¿
142	4	—	?	—	¿
151	5	—	recouaient	—	recourent
152	5	—	inscoucieux	—	insoucieux
165	6	—	ce dernier	—	celui-ci

TOME III

23	5	*Au lieu de*	comtemporains	*lire*	contemporains
24	14	—	balloteront	—	ballotteront
32	16	—	maintenant	—	maintenant ?
42	20	—	?	—	¿
76	4	—	puis qu'il	—	puisqu'il

Achevé d'imprimer

PAR

Emile PIVOTEAU

Imprimeur de La Critique

à Saint-Amand-Mont-Rond (Cher)

Tirage sur vélin . N° 192 . . . . . . Prix : 5 fr

Exemplaire

Visé par l'auteur



